

N° 88

Printemps / Été 2014

CULTURE CORÉENNE

DOSSIER SPÉCIAL
ARIRANG

LA CORÉE ET LES CORÉENS

YOUN SUN NAH, VOYAGE AU PAYS
DES SILENCES FULGURANTS



하
하
하
하
하

Photo couverture :
La chanteuse de jazz Youn Sun Nah

Directeur de la publication :

LEE Jong-Soo

Comité éditorial :

Georges ARSENIJEVIC,
JEONG Eun-jin, RYU Hye-in

Ont participé à ce numéro :

Hervé PÉJAUDIER, Pierre BOIS, Alex DUTILH,
Pierre-Emmanuel ROUX, Okyang CHAE-DUPORGE, Nicolas FINET,
Olivier LEHMANN, Mael BELLEC, Cathy BLISSON,

Conception graphique :

YOO Ga-Young

Culture Coréenne est une publication du Centre Culturel Coréen

2, avenue d'Iéna, 75116 Paris

Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15

Tous les anciens numéros de notre revue sont consultables sur
www.revue.coree-culture.org

CULTURE CORÉENNE

SOMMAIRE

2 Éditorial

DOSSIER SPÉCIAL : *Arirang*

3 *Arirang*, dans tous ses états

6 *Arirang*, chants populaires de Corée, en ouverture du 18^e Festival de l'Imaginaire

8 Lee Chun-hee : " *Arirang* est comme une mère pour les Coréens... "

LA CORÉE ET LES CORÉENS

10 Youn Sun Nah, voyage au pays des silences fulgurants

12 La rencontre entre le christianisme et le confucianisme en Corée

15 Lee Ufan, dialogue avec l'espace

L'ACTUALITÉ CULTURELLE

18 Une décennie de présence coréenne au Festival d'Angoulême

21 Le public français des " dramas " coréens

24 Lee Ung No : peintre et passeur entre France et Corée

27 Morning of Owl : le hip-hop coréen sous haute tension

INTERVIEW

29 Jean-Marc Théroüanne, délégué général du Festival international des Cinémas d'Asie de Vesoul

VOYAGES, TOURISME

32 La folie du Festival des bains de boue de Boryeong

NOUVEAUTÉS

33 Livres et DVD à découvrir

Chers lecteurs,

Dans ce N° 88, nous avons voulu, en lui consacrant un dossier spécial, rendre hommage à *Arirang*, et mieux faire connaître à nos amis français ce très célèbre chant populaire si cher au cœur des Coréens et dont on peut dire qu'il est, en quelque sorte, le reflet de l'âme coréenne. Notre dossier spécial *Arirang* comprend trois articles. Un premier qui en donnera une présentation générale, évoquant ses origines, son histoire, ses différentes versions.... Un deuxième qui sera, lui, consacré au magnifique concert « Arirang, chants populaires de Corée », qui a eu lieu en mars dernier à la Maison des Cultures du Monde (dans le cadre du 18^e Festival de l'Imaginaire) et a réuni des musiciens coréens d'exception dont la très grande chanteuse Lee Chun-hee. Enfin, le troisième article nous présentera une interview de cette virtuose spécialiste des chants populaires de Corée qui a, au cours de sa carrière si souvent interprété *Arirang*.

Dans la rubrique « La Corée et les Coréens », vous pourrez tout d'abord découvrir un article-portrait consacré à la magnifique chanteuse de jazz coréenne Youn Sun Nah, qui a conquis le public français et fait, depuis quelques années, une très belle carrière internationale. Suivra ensuite, dans cette même rubrique mais un tout autre genre, un très intéressant article historique relatant la rencontre entre le christianisme et le confucianisme en Corée... rencontre qui ne s'est pas faite sans difficultés.... Enfin, nous vous proposerons, pour finir, un article consacré au travail du grand plasticien coréen Lee Ufan, qui fait sans conteste partie, à l'heure actuelle, de nos artistes contemporains les plus connus dans le monde et présente actuellement (et jusqu'au 2 novembre) une remarquable exposition au château de Versailles.

Quant à notre rubrique « L'actualité culturelle », nous y évoquerons l'édition 2014 du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême (où la BD coréenne fut particulièrement à l'honneur) et, plus largement, la présence des artistes coréens au sein de cette

célèbre manifestation durant ces dix dernières années. Puis, suivra un article tentant d'expliquer le grand succès que remportent en France, depuis quelque temps, les « dramas » coréens. Nous vous proposerons ensuite un sujet sur la collection Lee Ung No du Musée Cernuschi qui, avec une centaine d'œuvres, possède aujourd'hui en Occident le fonds le plus riche consacré à ce grand peintre. Enfin, nous vous présenterons un compte rendu de l'ébouriffante prestation du groupe de hip-hop coréen Morning of Owl, qui s'est produit à la Villette en avril dernier et a enthousiasmé le public du festival parisien Hautes Tensions.

Pour notre « Interview », nous avons voulu, dans ce numéro, donner la parole à M. Jean-Marc Théroutanne, délégué général du Festival international des Cinémas d'Asie de Vesoul qui vient de célébrer son 20^e anniversaire et qui a, au fil de ses différentes éditions, souvent mis à l'honneur le cinéma coréen.

Enfin, dans la rubrique « Voyages, tourisme », nous vous présenterons le très ludique et original Festival des bains de boue de Boryeong, qui donne lieu chaque été à de grands moments d'amusement et de réjouissances populaires.

J'espère que la variété des sujets abordés dans ce N° 88 de « Culture Coréenne » vous séduira et vous souhaite à tous un bel été et une très bonne lecture.

Bien cordialement.

LEE Jong-Soo
Directeur de la publication

Arirang, dans tous ses états

Par Hervé PÉJAUDIER
Directeur artistique du Festival K-Vox Voix Coréennes.

O n n'aborde pas sans crainte Arirang, tant cette ballade à ritournelle semble contenir tout l'ADN du peuple coréen, au point que l'UNESCO l'a élevée au rang de patrimoine universel en 2012. Mais s'agit-il seulement d'une chanson ? Quand on en compte le nombre de versions et de variantes, on aura plutôt tendance à y voir l'émanation d'un souffle collectif qu'un chant fixé une fois pour toutes. Tout le monde s'accorde pour dire qu'Arirang est le nom d'une colline

qu'il faut franchir, mais personne ne sait où elle est, ni d'où vient et où va ce chant, ni même ce qu'il exprime, puisque ce peut être l'amour, le patriotisme, le jeu, la douleur, la vie et la mort, l'espoir ou le désespoir... La force d'Arirang se nourrit justement de son incroyable multiplicité, et c'est ce que nous avons tenté de faire sentir au public venu nombreux ce soir du 2 avril au Centre culturel coréen assister à la conférence-spectacle que nous y donnions, Han Yumi et moi-même, en compagnie de Kang Min-jeong, Sohn

Zeen-bong, Mélissa David et Matthieu Rauchvarger qui illustrèrent le propos de leur voix et de leurs rythmes.

« En abordant divers thèmes universels, cette simple composition musicale et littéraire invite à l'improvisation, l'imitation et au chant à l'unisson, ce qui facilite son acceptation au sein de différents genres musicaux, et les experts estiment le nombre total de chants traditionnels portant le titre Arirang à quelque 3 600 variantes qui appartiennent à une



Arirang devient un nom générique pour célébrer la culture coréenne.

"Spirit of Korea, Song of Korea", spectacle d'inauguration du Centre culturel coréen de Bruxelles au Palais Bozar fin 2013 (au premier rang, Ahn Suk-sun, 5^e à partir de la gauche). © Hervé Péjaudier



Affiche du film *Arirang*, l'un des chefs-d'oeuvre du cinéma coréen naissant, réalisé en 1926 par Na Un-gyu.

soixantaine de versions » ; ainsi fut présenté ce chant à l'Unesco, qui répondit : « L'Arirang est sans cesse recréé dans divers contextes sociaux, lieux et occasions, servant de marqueur d'identité parmi ses détenteurs tout en assurant la promotion des valeurs de solidarité et la cohésion sociale. (...) Décision : Inscrit l'Arirang, chant lyrique traditionnel du peuple coréen sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. »

Qu'est-ce donc qu'un Arirang, s'il peut prendre tant de formes ? Ce peut être l'enregistrement grésillant d'une voix éraillée surgie d'une Corée archaïque et rurale pleurant la peine qu'on prend à franchir la colline Arirang quand le bien-aimé est parti... Mais gare aux pièges de la mise en perspective, quand ce qu'on croirait être une vieille paysanne illettrée captée au fond de la péninsule par quelque ethnologue se révèle être la chanteuse Kim Un-sun, vedette de la

radio nationale, sur un disque Polydor de 1943, en tête des ventes à l'époque ! Arirang serait-il alors une sorte de chant emblématique traversant les époques ? On pourrait le croire à entendre ce fameux Arirang choral hypnotique qui déferla derrière l'équipe de football des Diables Rouges durant la Coupe du Monde 2002, et ses nombreuses versions dérivées, techno, disco, électro, rap, etc. dont le succès ne se dément pas. Arirang semble donc identitaire au point de devenir une sorte d'hymne national, représentant, comme on le dit partout, l'âme de la Corée, pays qui n'est pas simplement peuplée de supporters braillards, puisqu'Arirang peut aussi se cacher dans la petite ritournelle d'une boîte à musique... comme dans l'interprétation récente de la chanteuse de jazz Nah Youn-sun, bouleversante version diasporique.

Arirang n'est pas seulement une chanson, c'est un concept qui évoque le *han*,

ce sentiment profond et multiple identifiant l'âme coréenne, et aussi difficile à cerner que lui. C'est un kaléidoscope dont chaque facette reflète un aspect de cette âme coréenne, jusqu'au vertige des 3 600 variantes ! Arirang véhicule avec lui toutes sortes de légendes qui font partie de son histoire. Il semble qu'il n'y en ait en réalité aucune mention écrite avant le XVIII^e siècle, 1756 pour être précis, ce qui a autorisé concernant les périodes antérieures toutes les hypothèses les plus hasardeuses, comme celle-ci : « Ce chant a traversé, par la seule force de la transmission orale, plus de deux mille ans d'histoire sans qu'une ligne d'archive officielle en conserve la trace : cela montre bien l'impressionnante force vitale qui habite Arirang » ; cela montre aussi la force vitale qui habite les thuriféraires de ce chant identitaire ! Il est symptomatique que les diverses sources légendaires soient à la fois contradictoires et complémentaires, et l'on en trouve qui couvrent toute les périodes

de l'histoire de la péninsule au moins depuis la fondation de Silla, les Trois Royaumes, Goryeo puis Joseon, pour inscrire Arirang dans les gènes de la péninsule. Parmi nos préférées, citons celle-ci : « Elle s'appelait Seongbu, il s'appelait Rirang, ils s'aimaient. Hélas, Rirang partit à la guerre et un vil séducteur assiégea Seongbu qui résista loyalement ; mais à son retour, Rirang se méprit sur la conduite de sa belle et la fidèle Seongbu, le cœur brisé, se suicida. On l'enterra sur une colline devant laquelle les passants se lamentaient : Ah ! Rirang !, et ceci devint le nom de la colline. »

« ARIRANG SEMBLE CONTENIR TOUT L'ADN DU PEUPLE CORÉEN. »

Mais les sources se font plus précises lorsque l'on se rapproche de la fin du XIX^e siècle, et de celle de la dynastie Joseon. Le lettré Hwang Hyeon rapporte que « Le roi Gojong et la reine aimaient qu'on leur chante Arirang jusque tard dans la nuit » ; en 1865, son père, le Régent, avait décidé de faire reconstruire le palais Gyeongbok, énormes travaux qui durèrent deux ans et dont on dit qu'ils regroupèrent des ouvriers surexploités venus de toutes les régions de la péninsule, provoquant un brassage de chansons plus ou moins revendicatives ou nostalgiques, principalement Arirang, que les travailleurs auraient rapportées dans leurs provinces d'origine. La référence très fréquente faite à ce chantier nous rappelle comment les arts traditionnels prenaient à la fin de Joseon une dimension nationale avec l'importance du rôle joué par les fêtes organisées à la cour royale, et c'est bien la période où ce chant aux multiples variantes régionales a commencé à prendre une dimension nationale, simultanément à l'emprise progressive du Japon sur la Corée, qui aboutira rappelons-le à l'annexion pure et simple en 1910, transformant Arirang en vrai chant de résistance d'un côté, et en grand succès commercial de l'autre, ce qui n'est pas forcément contradictoire.

Le cinéma naissant va être un relais important de son succès, et l'on ne peut pas ne pas citer *Arirang*, film réalisé et joué par Na Un-gyu, considéré comme l'un des chefs d'œuvre du cinéma coréen naissant. Diffusé pour la première fois le 1^{er} octobre 1926 et aussitôt interdit par

les autorités d'occupation, il relate l'histoire d'un homme qui se retrouve dans la manifestation indépendantiste du 1^{er} mars 1919 et tue à coups de hache un policier coupable d'exactions ; on raconte qu'« à la fin, tandis qu'on le conduit au lieu de son supplice en haut de la colline et que la foule chante Arirang, dans la salle ce n'étaient que torrents de larmes. Lorsque la foule est sortie au milieu des cordons de policiers japonais à cheval, les gens pleuraient, chantaient Arirang en chœur, il y eut même des cris pour réclamer l'indépendance de la Corée. » Cet Arirang, créé pour le film, est aussitôt devenu une version de référence (Bonjo Arirang). La carrière ultérieure d'Arirang au cinéma est riche, et parmi les plus fameuses nous pouvons citer une version chantée par Oh Jong-hae et Kim Myung-gon cheminant sur une route de campagne dans *La chanteuse de pansori* d'Im Kwon-taek (1993), ou une autre accompagnant le moine sur le lac glacé de *Printemps, été, automne, hiver et printemps* de Kim Ki-duk (2003).

« PLUS QU'UNE CHANSON, C'EST DEvenu UN NOM, UN EMBLÈME QUE L'ON ASSOCIE À L'IDENTITÉ CORÉENNE... »

Il n'est pas étonnant qu'un chant aussi identitaire tienne une grande place dans la diaspora, la plus ancienne version dont on ait gardé une trace sonore étant représentée par trois étudiants coréens enregistrés en 1896 (!) aux États-Unis par l'ethnomusicologue Margaret Fletcher et récemment édités en CD ; mais aujourd'hui encore, on a vu un jeune Mandchou faire pleurer le jury d'un *The Voice* chinois en interprétant en hommage à sa maman coréenne une version d'Arirang.

La diaspora n'a pas été la seule à faire connaître Arirang à l'étranger : on dit qu'après 1945 « les GI's avaient adopté Arirang, en en faisant le Lili Marlène de l'Extrême Orient ». Et le jazzman Oscar Pettiford raconte : « On faisait une tournée en Corée et un jour, aux toilettes, j'entends mon traducteur en train de siffloter un petit air, et je lui dis, "c'est super ce que tu siffles, c'est quoi ?" » La chanson était un Bonjo Arirang, et il l'enregistra avec Charlie Mingus sous le nom d'Ah Dee-dong blues, ce qui sera aussi le nom d'une charmante ballade jazzy « *with oriental flavour* », tandis que

le pionnier folk Pete Seeger en chantera une traduction anglaise présentée comme un hymne antifasciste. On retrouve bien le double aspect d'origine d'Arirang, douloureux chant identitaire, mais aussi chanson à la mode qui connaît un grand succès commercial, comme en témoignent d'innombrables pochettes de disques d'époque.

Aujourd'hui le mot Arirang désigne plus qu'une chanson, il est devenu un marqueur identitaire fort, paradigme de la culture traditionnelle. Un exemple récent le montre bien, lorsque la Corée participe à la cérémonie de clôture des Jeux Olympiques de Sochi furent choisies trois stars du chant issues de trois domaines différents : Nah Youn-sun pour le jazz, Jo Sumi pour l'opéra et Lee Seung-cheol pour la pop, qui ont entonné Arirang. « Arirang » semble d'ailleurs être devenu un nom générique très vaste, qui touche à la culture autant qu'à la communication ; Arirang TV est le nom de la chaîne télévisée sud-coréenne

d'information culturelle à destination du monde, tandis que ce même mot est aussi emblématique pour le régime nord-coréen qui désigne ainsi le phénomène spectacle annuel voué à la gloire de ses dirigeants, ainsi que son tout récent premier smartphone.

À chacun son Arirang ? Je devrais dire : à chacun SES Arirang. On s'aperçoit à quel point Arirang, plus qu'une chanson, est devenu un nom, un emblème, un concept que l'on associe à l'identité coréenne, et qui peut prendre toutes les formes, de la lamentation à la revendication. Mais, Gangwondo Arirang, Jeongseon Arirang, Yeokkeum Arirang, Miryang Arirang, Jindo Arirang, Vieil Arirang ou Bonjo Arirang (Arirang usuel), pour citer les plus fameux, quel que soit votre Arirang, sa force est d'être toujours aujourd'hui chanté par tout le monde, toutes générations confondues, avec des strophes improvisées et le goût du partage et de la fête, comme ce fut le cas à la fin de notre conférence, quand le public reprit en chœur avec les chanteurs des Arirang chaleureux.

Arirang, chants populaires de Corée en ouverture du 18^e Festival de l'Imaginaire



Par Pierre BOIS
Conseiller artistique à la Maison des Cultures du Monde

La Maison des Cultures du Monde a inauguré les 7 et 8 mars derniers sa 18^e édition du Festival de l'Imaginaire avec deux concerts de chants populaires coréens.

Au menu, une savante sélection de *minyo*, de *japga* et de *arirang* de diverses régions de Corée y compris de Corée du Nord interprétée par deux trésors vivants, Madame Lee Chun-hee et Madame Yu Ji-suk, accompagnées par une jeune chanteuse et joueuse de *janggu* prometteuse, Kang Hyo-joo, et un maître du hautbois *piri* et surtout du puissant hautbois à pavillon *taepyeongso*, Monsieur Choi Kyuon-man. Comme il est désormais de règle à la Maison des Cultures du Monde pour tous les spectacles coréens impliquant de la parole ou du

chant, un surtitrage en français de Han Yumi et Hervé Péjaudier permettait au public d'apprécier les images nostalgiques d'une poésie qui allie concision et pouvoir d'évocation.

Paradoxalement, depuis trente-deux ans que la Maison des Cultures du Monde participe à la diffusion des arts traditionnels coréens en partenariat avec le Centre culturel coréen, c'était la première fois qu'elle présentait ce répertoire qui est pourtant très emblématique puisque, tout comme le *pansori*, il constitue la quintessence d'une culture à la fois populaire et savante.

En effet, le patrimoine des *minyo* est d'une infinie richesse et se décline de multiples façons : selon ses formes musicales et poétiques, selon qu'il est chanté par des villageois (*hyangto minyo*) ou par des professionnels (*tongsok minyo*), selon enfin les différentes régions de la

péninsule, chacune ayant son style et son répertoire.

Pour ces représentations, l'équipe de programmation et son conseiller Kim Sun-kook avaient opté pour un répertoire professionnel interprété par ses plus grands maîtres. L'on était donc aux antipodes des préjugés sur l'art populaire : une expression brute, souvent répétitive mais compensée par l'exubérance. Car si ces chants sont effectivement assez répétitifs, cela constitue plus une contrainte pour les artistes qu'une facilité. Il leur faut donc exploiter toutes les ressources de ces courtes formules mélodiques qui transcendent d'ailleurs les genres et les styles, et les travailler, les fleurir, de manière à soutenir l'intérêt de l'auditeur tout en préservant leur caractère envoûtant.

Quant à l'exubérance, point. C'est avec un art consommé et une retenue extra-



Les artistes du concert "Arirang, chants populaires de Corée". De gauche à droite : Kang Hyo-joo, Lee Chun-hee (elle est aujourd'hui considérée, comme la plus illustre chanteuse de *gyeonggi minyo*), Yu Ji-suk et Choi Kyuon-man. © François Guénet / Maison des Cultures du Monde 2014.

ordinaire que les trois chanteuses filèrent leurs sons presque tout au long du concert, comme si leur corps immobile, statufié, réservait toute son énergie à la voix. Le public retenait son souffle...

En ouverture, Kang Hyo-joo, une chanteuse de trente-cinq ans disciple de Madame Lee Chun-hee, interpréta deux chants simplement accompagnés par le rythme du *janggu* : *Norae garak*, un célèbre chant populaire issu de la tradition chamannique, et *Jebiga* ou le Chant de l'hirondelle, un des douze *japga* de la province de Gyeonggi.

Choi Kyuon-man improvisa ensuite d'éblouissantes variations au *taepyeongso*. Ce hautbois à perce conique et à pavillon de métal se rattache à la grande famille des *suona* chinois eux-mêmes dérivés du *zurna* turco-arabo-persan et se distingue par sa sonorité claire et puissante. Cet instrument est

« À PARTIR DU XIX^e SIÈCLE,
ARIRANG BOURGEONNE, ÉCLÔT ET
SE RÉPAND EN UNE SOIXANTAINÉ
DE VERSIONS RÉGIONALES ET
QUELQUE 3600 VARIANTES. »

a priori plus adapté au plein air qu'à une salle de concert sauf lorsqu'il bénéficie comme ici d'un jeu à la fois imaginatif et paisible. Né à Séoul en 1947, Choi Kyuon-man est reconnu comme un maître des hautbois traditionnels coréens. Il a d'ailleurs enregistré en Corée un CD entier d'improvisations au *taepyeongso* solo. Ancien conseiller artistique de l'orchestre de musique populaire du Centre National Gugak, il a été désigné en 2013 comme dépositaire de l'art du *samhyeon-yukgak*, un genre musical de chambre autrefois joué lors des cérémonies au palais.

Suivit une chose rare : trois *seodo-sori* ou chants des provinces de l'ouest, en l'occurrence Hwanghae et Pyeongan aujourd'hui situées en Corée du Nord, dont Madame Yu Ji-suk est aujourd'hui une des rares dépositaires. Elle interpréta tout d'abord deux classiques du répertoire des *gisaeng* (chanteuses professionnelles) de Pyeongyang, *Gwansan yungma* (le cheval de guerre) et *Susimga* qui est une lamentation sur la futilité de la vie et elle conclut avec le chant *Choro insaeng* (La vie, rosée sur une feuille), une image de la précarité de la vie.

Mais la plus belle partie du concert fut incontestablement les trois *minyo* de Gyeonggi interprétés avec une profondeur sans pareille par Madame Lee Chun-hee. Née en 1947, cette chanteuse habitée s'est vu décerner le titre de *myeongchang* (virtuose vocale) pour le répertoire de *gyeonggi minyo* dont elle a enregistré l'intégrale en 4 CD pour le label coréen Synnara Records et une sélection en 2013 pour Ocora/ Radio France.

Elle commença par le *japga* *Yusanga* (Promenade en montagne) et poursuivit par deux lamentations en partie accompagnées par le glas d'un gong : *Ibyeolga*, un chant de séparation qui fait partie du célèbre drame de *pansori* *Chunhyangga* (Le chant de Chunhyang), puis un chant de regrets, *Hwoesimgok*. Peu de notes, aucune recherche d'effets,

mais une concentration et une intensité dont l'aura rayonna sur tout le public.

Le concert s'acheva sur une note plus enlevée avec une suite de huit *arirang* de styles variés. *Arirang* est à l'origine un chant parmi les centaines ou milliers qui constituent le répertoire de *minyo*. On le dit originaire de la province de Gwangon mais son titre renverrait à une colline située à proximité du mont Baekdu, à 800 km de là, aux confins de la Corée et de la Chine. Le refrain, obsédant, évoque la nécessité de franchir cette colline, exacerbant le caractère nostalgique et désespéré du chant. Une expression particulièrement efficace du *han*, cet état d'âme propre aux Coréens, qui mêle regrets et nostalgie, désir et frustration, révolte et résignation et bien d'autres sentiments encore, et qui irrigue tous les arts coréens, notamment les arts populaires moins soumis à l'étiquette néo-confucéenne que les arts savants.

Arirang connaît à partir du XIX^e siècle une fortune étonnante. En ce début d'exode rural, il permet aux travailleurs que la misère a jetés sur les routes d'exprimer leur désespoir. Ce chant va alors bourgeonner, éclore et se répandre en une soixantaine de versions régionales et quelque 3600 variantes. En 1926, un film muet intitulé *Arirang* et qui raconte la résistance d'un jeune étudiant coréen contre l'occupant japonais lui apporte la consécration. Aux versions villageoises viennent alors s'ajouter celles, plus élaborées, des artistes professionnels. Aujourd'hui encore, de nouvelles versions se créent influencées par les musiques actuelles les plus récentes. Un tel phénomène de création collective et d'identification culturelle lui a d'ailleurs valu une inscription par l'UNESCO au patrimoine culturel immatériel de l'humanité.

Les trois chanteuses interprétèrent donc tour à tour des *arirang* lents et rapides, des *arirang* de Jeongseon, Gangwon, Miryang et Jindo pour finir en apothéose par le *Bonjo arirang* ou *arirang* commun que tout Coréen connaît aussi bien que son hymne national.

Une heure et demie durant, le public fut tenu sous le charme de ces quatre magnifiques interprètes et de ces chants qui lui révélèrent un pan important et pourtant méconnu de la culture mais aussi de l'âme coréenne.

Lee Chun-hee

“ Arirang est comme une mère pour les Coréens... ”

Les Coréens sont soucieux de la transmission de leur patrimoine culturel, y compris et surtout du patrimoine dit immatériel. La musique, la danse, le théâtre, les jeux, les rites, les arts martiaux, l'artisanat et la cuisine constituent autant de domaines qui bénéficient d'une politique de sauvegarde et de développement. Gyeonggi minyo, ensemble de chants folkloriques de la province de Gyeonggi, la province qui entoure Séoul, classé Principal Patrimoine culturel intangible n° 57 en Corée du Sud, s'incarne en la personne de la chanteuse Lee Chun-hee. Culture coréenne l'a rencontrée lors de sa venue en France à l'occasion de la 18^e édition du Festival de l'Imaginaire. Accompagnée de Yu Ji-suk, autre « trésor national », de Kang Hyo-joo, disciple de Mme Lee, et de Choi Kyung-man, maître du taepyeongso (sorte de hautbois), elle a inauguré le festival par deux concerts qui ont enthousiasmé le public.



Culture Coréenne : Dans le programme que vous avez choisi pour vos premiers concerts parisiens, qui ont inauguré le Festival de l'Imaginaire 2014, vous donnez une importance particulière aux chants de la province de Gyeonggi. Quelles sont leurs particularités par rapport à ceux des autres provinces ?

Lee Chun-hee : Ce sont les chants désignés comme le Principal Patrimoine culturel intangible que je représente. La mélodie en est épurée, semblable à de l'oxygène, ce qui permet aux chanteurs d'avoir des expressions très personnelles, délicates comme des gouttes de rosée. *Ibyeolga* en est un exemple parfait. Les chants de la province de Jeolla (sud-ouest) sont plus énergiques, ont la force d'une cascade.

Les douze jappa que vous interprétez sont-ils représentatifs du Gyeonggi minyo ?

Oui, mais *minyo* désigne en général un chant qu'un autochtone peut facilement identifier. Alors que les douze *jappa* n'étant chantés que par les professionnels, ils ne sont pas très connus du public. C'est aussi mon rôle de les rapprocher des gens en les chantant le plus souvent.

Qu'est-ce qui a changé depuis que l'UNESCO a inscrit Arirang, que vous chantez également, en décembre 2012 sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité ?

Beaucoup de choses ! Dès 2013, on a vu naître partout dans le pays des festivals d'*Arirang* pour célébrer l'événement. Cette consécration internationale a rendu les Coréens très fiers de leur *Arirang*. Personnellement, je suis très sollicitée depuis, tout comme mes confrères. C'est ainsi que je me retrouve à Paris aujourd'hui avec l'honneur de faire l'ouverture du Festival de l'Imaginaire !

Avez-vous déjà donné ce genre de concert à l'étranger ?

Pas vraiment. Ce genre de programme serait difficile à mettre en place même à Séoul ! Il est rare que je donne un concert entièrement consacré au chant, sans accompagnement instrumental. Par

ailleurs, on chante en général debout, ce qui permet de rythmer le chant de légers mouvements corporels, sauf des chants qui se chantent assis, sans accompagnement instrumental à part un *janggu* (sorte de tambour), comme *Yusanga*, un chant profond qui ne cherche pas l'exploit technique. A Paris, nous étions assis et les gens étaient là, rien que pour écouter les voix. Chanter assis, c'est autre chose que de chanter debout. Cela demande plus de concentration. Ce qui m'a également surprise, c'est le peu de distance séparant la scène [de la Maison des Cultures du Monde, ndlr] et le public. De ce fait, il fallait que je fasse attention aussi à mon regard.

Comment avez-vous ressenti la réaction du public ?

Il était très chaleureux. Cela m'intrigue presque. Car même si les paroles étaient traduites en surtitres, les chants sont en coréen et expriment une sensibilité dont ce public n'a pas l'habitude. Malgré tout, les spectateurs étaient si concentrés que je ne les entendais même pas respirer et, après chaque chant, il y a eu une pluie d'applaudissements. C'était comme un miracle pour moi.

En fait, il ne s'agissait pas au sens strict de votre première représentation sur la scène parisienne, puisque vous aviez chanté Arirang de façon impromptue à l'UNESCO, alors que la décision d'inscrire ce chant sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité venait d'être prise... Il y a plusieurs sortes d'Arirang selon les régions. Pourquoi ?

Chaque région a ses mœurs, son mode de vie, son rythme. Je compare *Arirang* à une mère. Par exemple, l'île Jindo a son *Arirang* qui correspond à son tempo, avec des paroles qui reflètent la sensibilité de ses habitants. *Seoul Gin Arirang*, « le long *Arirang* de Séoul », ne comporte, lui, pas beaucoup de paroles, mais celles-ci sont prononcées très lentement.

Le Bonjo Arirang, « Arirang original », l'est-il vraiment ?

Sans doute pas. Mais il a été popularisé grâce au film de Na Un-gyu, *Arirang*, réalisé en 1926, sous l'occupation japonaise,

et qui a connu un grand succès. Il existe des enregistrements plus anciens dont la mélodie diffère de celle du *Bonjo Arirang*.

Quelle est votre opinion personnelle concernant le succès d'Arirang auprès des Coréens ?

On peut dire qu'il exprime le *han* [« mélancolie », « ressentiment », ndlr], mais on peut aussi le chanter de manière très joyeuse. C'est ce qui rend ce chant si attachant, si populaire. Cela dépend de celui qui le chante et de celui qui l'écoute.

« EN DÉCEMBRE 2012,
L'UNESCO A INSCRIT ARIRANG SUR
LA LISTE DU PATRIMOINE CULTUREL
IMMATÉRIEL DE L'HUMANITÉ. »

Vous avez beaucoup de disciples. Le chant traditionnel intéresse les jeunes ?

L'année 1994 a marqué un tournant pour nous, car le gouvernement l'avait décrétée année de la musique traditionnelle, popularisant le terme *gugak*, « musique nationale », alors qu'on parlait jusque-là plus modestement de *sori*, « chant ». La musique traditionnelle a ainsi trouvé un second souffle. Elle figure aujourd'hui dans la plupart des programmes des centres culturels en Corée. Beaucoup d'universités ont un département spécialisé. Certains musiciens sont très connus. Ce sont d'abord les adultes qui s'intéressent à la musique traditionnelle, qui inscrivent leurs enfants à un cours et certains d'entre eux poursuivent leur formation jusqu'à l'université. Kang Hyo-joo, qui nous a accompagnés pour les concerts parisiens, est une élève que je forme depuis qu'elle a onze ans.

Ils commencent donc très jeunes.

C'est mieux pour modeler la voix.

Et vous-même, comment êtes-vous venue au chant ?

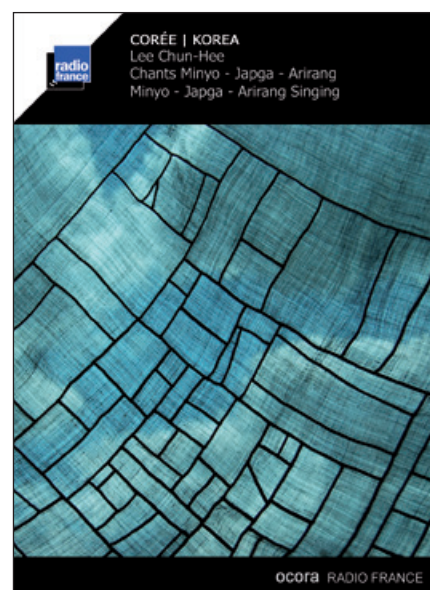
Ma vie est pleine de péripéties... Il n'y avait pas de chanteur dans ma famille, mais j'aimais bien écouter les chants *minyo* à la radio quand j'étais petite. Je m'arrêtais devant un magasin de disques pour écouter la musique qu'il diffusait. Je

ne savais pas encore qu'on pouvait suivre des cours de chant traditionnel. J'avais dix-sept ans, j'étais vraiment très mal dans ma peau et j'ai trouvé un cours de chansons populaires. Puis, j'ai découvert un cours de chant traditionnel. Je me suis entraînée comme si ma vie en dépendait. C'était d'autant plus dur pour moi que je n'étais plus très jeune. C'est pour cela que je milite pour que le gouvernement ouvre des écoles primaires spécialisées dans la musique traditionnelle – à l'heure actuelle, il faut entrer dans le secondaire pour bénéficier de cet enseignement.

Que peut-on faire d'autre pour assurer un bel avenir à la musique traditionnelle ?

Il faut former des troupes et monter des spectacles. Un peu comme il en existe pour le *Pansori*. J'avais fait des tentatives vers 1998, lorsque j'étais directrice artistique du Centre national pour les arts du spectacle traditionnels coréens. Pour cela, il faut que les artistes puissent se consacrer entièrement à leur art, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui pour des raisons financières. Par ailleurs, je suis ouverte aux innovations musicales intelligentes.

Propos recueillis par JEONG Eun-Jin



Lee Chun-hee, l'une des plus importantes interprètes de *minyo*, propose dans ce CD les pièces les plus emblématiques du répertoire, ainsi que des versions du très célèbre chant *Arirang*, un quasi-hymne national qui éveille de profonds échos dans le cœur des Coréens.

Youn Sun Nah, voyage au pays des silences fulgurants

*Une manière d'aborder la musique par le silence et le feeling.
Une voix limpide d'une justesse absolue...*

Par Alex DUTILH
Journaliste à Open Jazz, France Musique

De battre, mon cœur s'est arrêté ! C'était la première fois où j'allais voir chanter Youn Sun Nah, dans un club de jazz parisien, vers la fin des années 1990. J'en étais resté en apesanteur. Elle était là, à l'avant-scène, le visage d'une lune pâle, yeux clos, immobile, totalement habitée par la musique qui l'entourait. Une invitation à entrer dans son monde intérieur, un recueillement accueillant... Une manière d'aborder la musique par le silence et le feeling. Une voix limpide d'une justesse absolue, parce qu'on sent bien que chez elle, l'intention est juste, avant même l'émission vocale. Au début des années 2000, par le bouche-à-oreille s'est ainsi construit un public de fidèles d'autant plus enthousiastes que ses apparitions parisiennes se déroulaient par éclipses. À cette époque, elle vivait six mois par an à Séoul, où elle menait une carrière ostensiblement pop et six mois par an à Paris où elle avait rencontré le jazz.

Une rencontre comme une histoire de fée. Avec un joli grain de sable qui vient bousculer la quiétude promise d'une famille où les cordes vocales tapissent les murs : à Séoul, la mère de Youn est une chanteuse lyrique et son père dirige le Chœur National de Corée. Pour autant, personne ne lui impose de cours de technique vocale et encore moins un quelconque formatage. Elle est passionnée de culture française. En 1995, à 26 ans, elle remporte un concours de chanson française organisé sous la houlette de l'Ambassade de France. Dans le paquet

cadeau de la lauréate, un an d'études en France. Elle choisit Paris pour s'inscrire au Cim, fameuse école de jazz. Et au Conservatoire Lili et Nadia Boulanger pour faire bonne mesure. Le Cim fut un choix déterminant, le départ d'une trajectoire, tout allait s'emboîter.

Voix jazz, improvisation, harmonie... et ateliers d'orchestre. C'est en effet là qu'elle rencontre le pianiste Guillaume Naud, le contrebassiste Yoni Zelnik et le batteur David Georgelet. Piano, contrebasse, batterie ? Trio standard pour explorer les standards ? Ce serait mal les connaître et mésestimer la farouche volonté d'exploration de la chanteuse. Très vite ils tombent sur le vibraphoniste David Neerman. D'emblée un son. Pas du tout celui du Modern Jazz Quartet qui aurait invité une chanteuse. Leur propos

« LENTO EST UNE SORTE D'AUTO-
PORTRAIT QUI VIENT SUBLIMER
L'ENSEMBLE DE SON PARCOURS. »



n'est pas la beauté des formes closes. C'est plus aventureux, plus incertain, plus ouvert. Et tout aussi vibrant, avec un plaisir purement acoustique de textures insolites. L'association voix-vibraphone-piano a-t-elle été tentée avant eux ?

Avec ces garçons, ses potes du Cim, Youn Sun Nah affirme un univers singulier, intimiste, tournant à la fois le dos au « tout standard » de la plupart des vocalistes de jazz et à la free improvisation qui en attire quelques autres. Exigence formelle des compositions et textes originaux – en anglais, coréen et même hébreu – et liberté d'un jeu collectif où les textures jouent avec la transparence. Dans cette formule, elle va faire le tour des lieux alternatifs, puis des clubs et remporter quelques concours. Youn Sun Nah gagne ainsi le prix de soliste au Concours national de jazz de La Défense en 1999, distinction d'autant plus remarquable que les vocalistes n'y sont que rarement distingués.

L'entrée dans la dimension des festivals se déclenchera à la suite de la publication du premier album du quintet de Youn, « Light For The People », enregistré en février 2002. Deux ans plus tard exactement, l'étape suivante sera le remplacement du pianiste Guillaume Naud par Benjamin Moussay pour l'enregistrement de « So I Am... ». Une centaine de concerts s'ensuivent, en France, en Australie et en Asie. À chaque fois sur des chansons aux harmonies délicates, limpides comme de la rosée, où l'on



Youn Sun Nah à Séoul, en 2011, avec les musiciens de son quartet (Vincent Peirani, Simon Tailleu et Ulf Wakenius). © Sung Yull Nah

s'imaginer comprendre le coréen tant l'émotion est communicative. Tournées, festivals, clubs... Au passage, en 2005, elle reçoit le Prix de la Meilleure Jeune Artiste de l'année en Corée, ainsi que le Grand Prix du concours Jazz Révélation à Juan-les-Pins. « En 2006, raconte-t-elle, on m'a passé une commande en Corée pour un album de pop un peu jazzy, avec un répertoire original composé par des stars de la pop coréenne. J'ai pensé qu'il fallait le faire. La Corée me manquait. J'ai travaillé avec le pianiste danois Nils Lan Doky pour cet album. Ça m'a donné une autre vision de la musique. Par Nils, j'ai rencontré plein de musiciens d'Europe du Nord. J'ai eu envie d'essayer d'autres pistes. J'ai dit au quintet « on va faire une pause », j'ai donc enregistré cet album au Danemark, « *Memory Lane* », Nils a fait les arrangements avec moi... L'album a été un succès à l'échelle du jazz en Corée, puisqu'on en a vendu plus de 50 000. »

On tient là l'explication de la filière scandinave qui change radicalement le cours de la carrière de Youn Sun Nah à partir de la publication de « *Voyage* » en mai 2009 sous le label allemand ACT. Elle a simplement déroulé un fil d'Ariane, d'un hasard de rencontre à l'autre : « *Nils m'a invitée au Danemark pour une série de concerts. C'est là que j'ai rencontré Ulf Wakenius. Il était venu jouer plusieurs fois en Corée. Il connaissait très bien mon manager coréen. On s'est très bien entendu et l'idée de nous lancer dans des concerts en duo – guitare-voix – est arrivée très naturellement. Dès la fin du premier concert, il m'a*

dit « Il faut absolument enregistrer ça ». Immédiatement, c'était difficilement réalisable, mais on est partis sur l'idée qu'on allait continuer à travailler en échangeant des fichiers par Internet pour élaborer le répertoire. On pensait qu'il nous faudrait un producteur et c'est comme ça que nous avons fait appel à Lars Danielsson. J'étais fan du bassiste, et il paraissait naturel de lui demander aussi de jouer. J'avais également envie d'une trompette et j'avais entendu Mathias Eick quand il avait été invité par un festival de jazz en Corée... Pendant la séance, j'avais la chair de poule sur ses interventions de trompette. Bref, alors que nous partions sur l'idée d'un disque en duo avec la guitare, nous avons peu à peu glissé sur un format de quartet. » Quant à la présence du percussionniste français Xavier Desandre-Navarre, c'est tout simplement parce qu'il était déjà extrêmement sollicité par la scène scandinave...

Les étapes suivantes se sont enchaînées avec une évidence déconcertante. D'abord « *Same Girl* », enregistré au printemps 2010 dans la continuité du groupe, mais avec une évolution du répertoire, picorant du côté de la pop anglo-saxonne, des standards du jazz et de la chanson française. Un carton : Prix du Jazz Vocal de l'Académie du Jazz en France, Korean Music Award et en Allemagne un Echo Award en tant que meilleure chanteuse internationale de jazz en 2011 ! Vient enfin « *Lento* », mis en boîte en décembre 2012, juste après que le gouvernement coréen lui décerne un prix spécial pour sa contribution à la

culture populaire et aux arts. « *Lento* » est une sorte d'autoportrait qui viendrait sublimer l'ensemble de son parcours. Il introduit aussi l'accordéon de Vincent Peirani dans un univers dont la colonne vertébrale reste la présence des fulgurances de la guitare de Ulf Wakenius avec lequel Youn a parcouru le monde en duo. « *J'adore l'intimité*, confie-t-elle. *Moins il y a de musiciens, plus je me sens à l'aise. Paradoxalement, c'est en duo que je me sens le plus en sécurité. Je me sens plus zen ; je suis aussi plus réceptive à l'énergie du public. »*

Un public qui l'ovationne sur tous les continents, du festival de Montréal au Lincoln Center de New York ou à la cérémonie de clôture des Jeux Olympiques d'hiver de Sotchi. En janvier 2014, le CICI (Corea Image Communication Institute) lui remet le *Korea Image Flower Stone Award* pour l'accomplissement de sa carrière en Europe. Au mois de mai dernier, le Ministère de la Culture, des Sports et du Tourisme lui décerne le *Sejong Munhwasang* pour sa contribution aux arts et à la culture coréenne et à Paris elle se voit décerner le Prix Culturel France-Corée 2013 pour sa contribution à la découverte, par le public français, des qualités artistiques des musiciens coréens. Une pluie de prix ? Elle les accepte avec la modestie et la sagesse de ceux qui savent que tout se joue ailleurs. En partageant la scène avec des funambules de jazz et en nous laissant écouter le silence qui l'habite. J'ai hâte de la retrouver dans les frissons d'un concert.

La rencontre entre le christianisme et le confucianisme en Corée

Dans le cadre du cycle de conférences « Culture et civilisation coréennes », organisé chaque année par le Centre Culturel Coréen, Pierre-Emmanuel ROUX avait donné, le 9 avril 2014, une très intéressante conférence évoquant la rencontre entre le christianisme et le confucianisme en Corée. Cette conférence avait vivement intéressé notre public et c'est pourquoi nous lui avons demandé d'en présenter, sous forme d'article, un résumé dans nos colonnes.

Par Pierre-Emmanuel ROUX
Chercheur à l'Université de la Ruhr,
Bochum (Allemagne)

La première rencontre entre le christianisme et le confucianisme en Corée est souvent assimilée à un véritable choc de civilisations qui aurait engendré des persécutions sanguinaires contre les chrétiens à l'époque du Joseon (1392-1897). De récentes découvertes permettent cependant de revisiter cette idée largement admise.

Le christianisme a été introduit dans la péninsule au XVII^e siècle par le biais d'ouvrages jésuites traduits en chinois, mais il fallut attendre les années 1780 pour que se forme un embryon de communautés catholiques, sans intervention directe de missionnaires étrangers. Les premières conversions au protestantisme ne se produisirent qu'un siècle plus tard, dans les années 1880, sous l'influence de pasteurs américains. D'aucuns perçurent alors les valeurs chrétiennes comme susceptibles d'ébranler les fondements de la société coréenne où le confucianisme avait été érigé comme une véritable idéologie d'État. Les historiens et autres figures nationalistes du XX^e siècle y ont largement fait écho en vue d'appuyer leurs arguments d'une Corée pleinement confucianisée et d'une Église autochtone pour le moins exceptionnelle. L'histoire de la Corée et, plus généralement, de l'Asie orientale suggère pourtant qu'un simple choc culturel ne saurait expliquer à lui seul la trajectoire du christianisme dans la péninsule. C'est ce que nous allons maintenant explorer à partir de l'exemple catholique.



Arrestation de Mgr Daveluy, des pères Aumaître et Huin, ainsi que deux chrétiens coréens, Luca Hwang et Joseph Jang, le 11 mars 1866. Peinture de Thak Heeseong (1984), conservée aux Missions étrangères de Paris.

Une frontière infranchissable ?

Il est fréquent de lire que le passage de la frontière sino-coréenne était autrefois extrêmement périlleux pour les missionnaires. On retrouve d'ailleurs le même discours de nos jours avec les réfugiés nord-coréens, à ceci près que la traversée s'opère dans le sens inverse. La frontière était pourtant relativement poreuse à l'époque du Joseon, et elle n'empêchait nullement un important commerce de contrebande entre la péninsule et le continent.

La correspondance des missionnaires montre, en outre, que la véritable difficulté pour s'introduire en Corée ne résidait pas tant dans le passage de la frontière – il suffisait d'éviter les douaniers ! – que dans les embûches à surmonter pour l'atteindre. Le catholicisme était alors interdit en Chine, et l'absence de chrétientés sur près de 800 kilomètres, entre Pékin et le poste frontière d'Uiju, contrariait les tentatives des missionnaires qui se déplaçaient à pied pour rester incognito.

Mais le plus étonnant est que le reste du voyage, jusqu'à Séoul, se déroulait ensuite sans encombre. Et si les missionnaires optèrent finalement pour la voie maritime, à partir de Shanghai, c'est surtout parce que l'ouverture de l'empire chinois aux puissances occidentales, dans les années 1840, permettait désormais de relier la Corée en deux jours de navigation et d'éviter ainsi l'épuisante traversée de la Chine du Nord. L'image d'une Corée fermée découle donc largement d'une idée reçue.

Les « lettrés d'Occident »

L'Église catholique coréenne a été fondée par quelques jeunes lettrés qui espéraient devenir de meilleurs confucéens grâce à la pratique du christianisme. Ils avaient été séduits par l'image des « lettrés d'Occident » que véhiculaient les missionnaires au service des empereurs à Pékin. De nombreux émissaires coréens avaient effectivement l'occasion de rencontrer ces clercs réputés pour leurs talents scientifiques et artistiques lors des ambassades annuelles dans la capitale chinoise. Ils étaient impressionnés par les livres de science et de religion, ou encore les instruments astronomiques qu'ils se voyaient offrir. Leurs descriptions aussi captivantes qu'exotiques des églises pékinoises laissaient aussi croire que la religion étrangère florissait dans l'empire chinois (où elle était pourtant interdite), et même dans le reste du monde.

Ces éléments jouèrent un rôle décisif dans la conversion des premiers lettrés coréens. Ces derniers ne furent pas longs à se convaincre que si des missionnaires semblables au fameux jésuite Matteo Ricci (1552-1610) se présentaient à Séoul, le souverain leur réserverait un accueil des plus chaleureux,



Le culte des ancêtres fut aussi bien un obstacle à la diffusion du christianisme en Corée qu'un prétexte à sa répression.

en les autorisant à demeurer dans le pays. Les convertis coréens réclamaient donc en diverses occasions, à l'évêque de Pékin et au pape lui-même, l'envoi de tels missionnaires. Ils refusèrent aussi catégoriquement d'élever certains d'entre eux à la prêtrise, car ils désiraient avant tout des « lettrés européens ». Rome se décida finalement dans les années 1830 à leur envoyer des prêtres des Missions étran-

gères de Paris (MEP), qui furent tout d'abord mal accueillis en raison de leur statut : celui de clandestin sans talent scientifique particulier. Voilà qui met à mal le cliché d'une incompatibilité fondamentale entre la Corée confucéenne et l'Occident chrétien.

Une répression sévère...

Mais alors pourquoi le catholicisme fut-il officiellement interdit dès les premières conversions ? Et pourquoi la répression des convertis fut-elle menée au nom de l'orthodoxie confucéenne ? Les craintes d'une menace occidentale et d'une atteinte aux fondements de la société ont souvent été invoquées dans le discours antichrétien. Il s'agissait pourtant de prétextes à la répression, sans en être les raisons profondes.

Le culte des ancêtres en offre une bonne illustration. L'interdiction par Rome de ce rite confucéen essentiel déboucha sur le premier grand incident antichrétien en Corée : deux lettrés convertis, Paul Yun et son cousin Jacques Gwon, furent décapités en 1791 parce qu'ils avaient refusé de rendre un culte à la mère défunte du premier. Il ne faudrait pas pour autant y voir un choc culturel sans précédent. Le catholicisme n'eut jamais l'apanage de cette accusation qui avait été invoquée au début de la dynastie pour attaquer le bouddhisme.



Le site de Baeron, dans la province du Chungcheong, est un « lieu saint » (*seongji*) pour l'Église catholique de Corée. Le lettré Hwang Sayeong (1776-1801) y rédigea une fameuse lettre pour l'évêque de Pékin, peu de temps avant d'être exécuté. Les missionnaires des MEP y fondèrent également leur premier séminaire clandestin en 1856.

Le rite en question ne fut en outre jamais appliqué de manière uniforme sur l'ensemble du territoire, malgré les efforts gouvernementaux. Précisons aussi que la Corée se trouvait à la fin du XVIII^e siècle dans une situation économique difficile, et de nombreux sujets, même au sein de l'aristocratie, étaient incapables pour des raisons financières de rendre un culte à leurs ancêtres*. Toujours est-il que l'incident de 1791 alimenta pendant un siècle le sentiment d'un véritable danger catholique.

D'autres éléments expliquent donc nécessairement la répression antichrétienne. On sait aujourd'hui que le destin du catholicisme fut étroitement lié, à l'époque, à des luttes entre factions qui cherchaient à s'imposer sur la scène politique. En d'autres termes, la nouvelle religion joua surtout le rôle de bouc-émissaire dans ces rivalités. Il suffisait de défendre la tradition confucéenne et, inversement, de présenter le catholicisme comme l'une des pires hérésies, de sorte qu'éliminer les convertis devenait rationnel et justifiait que les principaux postes du gouvernement tombassent à la faction ayant orchestré la répression. L'accusation, fondée ou non, de professer le catholicisme offrait ainsi un moyen efficace d'éliminer n'importe quel rival, en particulier lors des trois grandes campagnes antichrétiennes de 1801, 1839 et 1866.

L'évolution générale de la justice coréenne vers plus de sévérité à la fin de la dynastie offre un complément d'explication. L'État cherchait à asseoir son contrôle sur une société qui essayait de se soustraire aux impôts, de passer outre aux monopoles commerciaux, et qui, parfois, se révoltait contre l'administration rurale. L'apparition de nouvelles religions au XIX^e siècle, à commencer par le christianisme, ne faisait qu'ajouter à ces soucis un objet de craintes, légitimant un contrôle plus étroit de la population et la menace de la peine capitale. C'est donc aussi dans ce contexte qu'il faut comprendre la virulence des textes gouvernementaux antichrétiens et la fréquence des exécutions lors des campagnes de répression.

Par ailleurs, si le discours antichrétien était axé sur la menace occidentale, il cachait en réalité un discours anti-mandchou. Ce dernier visait à faire de la

« LES GRANDES CAMPAGNES ANTICHRÉTIENNES NE FURENT JAMAIS QUE DES ÉVÉNEMENTS ISOLÉS ET ENTRECOUPÉS PAR DE LONGUES PÉRIODES DE TOLÉRANCE TACITE. »

Corée le dernier bastion confucéen après la chute de son suzerain, la dynastie chinoise des Ming, remplacée en 1644 par celle des Mandchous Qing. Apposer le label « Occident » sur le catholicisme était un prétexte tout trouvé pour proscrire cette doctrine accusée d'hétérodoxie et critiquer la Chine barbare des Mandchous qui avait autorisé des Européens à entrer au service de la cour impériale. Pour assurer sa légitimité en Asie orientale, la Corée se devait donc d'interdire sévèrement le catholicisme et d'insister parallèlement sur la tolérance de cette religion en Chine. De ce point de vue, on peut dire que la question de l'acceptation du catholicisme se retrouva liée à celle de la reconnaissance de la Chine mandchoue comme suzerain. Accepter l'un équivalait à reconnaître l'autre, et inversement. Cette problématique favorisa en définitive la construction d'une identité proto-nationale à la fin de la dynastie Joseon et explique en partie les prétentions des Coréens actuels à être les véritables gardiens du Temple du confucianisme.

... et totale ?

On s'imaginerait volontiers que la répression du catholicisme en Corée fut générale et permanente. Or, les grandes campagnes antichrétiennes ne furent jamais que des événements isolés et entrecoupés par de longues périodes de tolérance tacite. Elles montrent au demeurant que les mesures restèrent localisées à la fois dans le temps et dans l'espace, puisqu'elles touchèrent surtout les régions les plus confucianisées du sud de la péninsule. Il est d'ailleurs curieux que le catholicisme n'ait pas essaimé – à la différence du protestantisme – dans les provinces moins confucianisées de l'est et du nord, où son développement aurait sans doute rencontré moins d'embûches.

On peut également se demander si les fonctionnaires locaux étaient vraiment intéressés par la prise de mesures

répressives. À y regarder de près, il vaudrait mieux qualifier les incidents antichrétiens, en définitive peu nombreux, de « spasmodiques » et « brutaux ». Les catholiques coréens ne furent d'ailleurs jamais systématiquement exécutés. Bien au contraire, les martyrs furent plutôt l'arbre cachant une forêt de nombreux apostats apeurés par les tortures et les exécutions.

N'oublions pas non plus que la corruption de l'administration locale dominait dans le contexte troublé du XIX^e siècle. Les convertis y étaient particulièrement exposés, car la politique antichrétienne et la menace de sévères châtiments autorisaient tous les chantages et les extorsions. Les arrestations étaient donc loin d'être toutes liées à un simple choc culturel.

Conclusion

Nous voudrions insister sur la nécessité de dépasser la vision trop schématique d'un État confucéen hostile à une Église unie dans l'adversité. Force est de reconnaître que la rencontre de la Corée avec l'Occident resta largement indirecte jusqu'au XIX^e siècle, passant pour l'essentiel par des contacts avec le voisin chinois. Il faut donc privilégier le contexte régional de l'Asie de l'Est au choc frontal avec l'Europe chrétienne. De plus, le royaume du Joseon était certes largement confucianisé, mais il l'était sans doute moins qu'on l'admet habituellement. La répression disproportionnée de l'Église catholique ne fut en outre jamais continue, puisqu'elle survint toujours à des moments précis et dans des circonstances historiques particulières.

Le développement du christianisme jusqu'à nos jours met finalement à mal l'idée même d'une incompatibilité avec le confucianisme. Les Coréens ont le sentiment d'avoir bien mieux conservé les traditions confucéennes que leurs voisins. Mais la Corée du Sud est aussi le pays d'Asie orientale où le christianisme a le plus solidement pris racine. Ce dernier a donc su s'adapter – s'inculturer –, diront les spécialistes – au point de faire de la péninsule un fascinant laboratoire pour l'étude des religions.

* Rappelons que ce rite est relativement coûteux puisqu'il occasionne l'achat et la préparation de nombreux mets.

Lee Ufan

Dialogue avec l'espace



Relatum-Silence (1979/2010), plaque de fer 310 x 230 x 2 cm, pierre 102 x 81 x 107 cm, Musée de Lee Ufan, Naoshima, Japon.

Par Okyang CHAE-DUPORGE

Historienne de l'art / enseignante à l'Université de La Rochelle

Une grande plaque rectangulaire bien lisse d'un noir rougeâtre, de trois mètres de haut, juste appuyée contre le mur sans aucune trace de modification, et à deux ou trois mètres de là, une grosse pierre oblongue posée au sol faisant face à la plaque de fer. C'est le *Relatum-Silence* (1979/2010) exposé au Musée de Lee Ufan dans une île du Japon, Naoshima. Quand nous entrons dans la salle consacrée à cette œuvre, nous avons l'impression de traverser les siècles en arrière ou en avant, dans un autre rythme du temps, dans un champ de contemplation intense. La salle nous invite à nous immerger dans l'air de cet espace extrêmement dépouillé, dans une sorte d'atemporalité primitive et universelle.

La peinture de Lee Ufan n'est pas moins « spatiale » que sa sculpture. La série

récente *Dialogue* donne à voir une ou deux grandes touches gris bleu tracées verticalement ou horizontalement sur de grandes toiles, autrement laissées audacieusement non-peintes. Lors de la rétrospective de Lee Ufan au Solomon R. Guggenheim Museum de New York en 2011, la dernière salle est entièrement consacrée à la série *Dialogue* et présente des œuvres réalisées depuis 2007 ; de grands tableaux avec une, deux ou trois touches, un diptyque de style paravent, un triptyque et une salle de peinture murale. Les toiles, parfois accrochées au mur, parfois posées par terre se confondent avec les murs blancs, les touches, dont l'intensité est amplifiée par une forte dégradation de clarté, semblent être parsemées dans tout l'espace comme les notes éparpillées d'une partition. Tout concourt à créer un ensemble souple, lumineux, aéré

et épuré, incitant à « l'imagination du type aérien » de Bachelard.

Les spectateurs sont parfois frappés et égarés par l'aspect « vide » et « non fait » du travail de Lee Ufan, cet aspect donnant souvent lieu à incompréhension et critiques. Toutefois, c'est justement ce côté vide et non fait que l'artiste souhaite montrer à travers la déclinaison inlassable de ses toiles et de ses installations. Dès le début de sa carrière, Lee Ufan a fait un choix risqué : introduire le non-agir dans l'œuvre. Il s'engage de fait dans un chemin contradictoire. Il se trouve dans le domaine de la création tout en cherchant à y renoncer. C'est ainsi qu'il réalise ce genre d'œuvre si dénudée et cette approche découle de sa volonté délibérée d'introduire « l'espace extérieur » dans l'œuvre.

Né en 1936 à Haman, dans la région de Kyoungsangnamdo en Corée du Sud, Lee Ufan part pour le Japon en 1956 après avoir interrompu ses études à la faculté des Beaux-Arts de l'Université Nationale de Séoul. Il étudie la philosophie à l'Université de Nihon (1958-1961) et commence sa carrière artistique en dirigeant le mouvement japonais Mono-ha (école des choses) vers la fin des années 1960. Il s'agit d'une période d'une extrême défiance envers les valeurs et le système social établis, une période de remise en cause et d'éclatement. Les artistes ont été obligés d'interroger la définition même de l'art et de trouver chacun sa propre réponse. Ce fut le cas de Support Surface en France, d'Arte Povera en Italie, du Post / Minimalisme aux États-Unis, et de Mono-ha au Japon.

Fort de sa formation en philosophie, Lee Ufan a su lire la problématique de cette période et fonde son art sur la prise de conscience de la fin du modernisme. Selon lui, l'homme moderne, fondé sur l'ontologie cartésienne « Je pense, donc je suis », a unilatéralement objectivisé (« insulté » selon l'expression de Heidegger) le monde sans le laisser rayonner par sa propre extériorité. Au lieu de le voir dans ses propres aspects opaques et inconnus, l'homme moderne a reconstitué le monde selon son image et l'a colonisé en cherchant à imposer à tout prix son intention. Pour Lee Ufan, la création (fabriquer, faire) n'est rien d'autre que cette objectivisation de l'idée humaine et l'objet artistique en est la concrétisation physique. Or, pour lui, l'expression artistique consiste à dévoiler la fraîche rencontre entre l'homme et le monde. C'est ainsi que, mû par le respect du « monde tel qu'il est », Lee Ufan propose le non-agir.

Cette proposition extrême de Lee Ufan a été à l'époque terriblement attaquée par certains critiques pour sa radicalité, mais elle a aussi exercé, pour la même raison, une grande force d'attraction chez les jeunes artistes japonais, débouchant sur la formation du groupe Mono-ha. Lee Ufan a essayé de tirer de la philosophie orientale des éléments qui pourraient fournir des réponses à la situation critique du modernisme occidental. Ce jeune coréen



Lee Ufan au château de Versailles, 2014. © Tadzio

alors extrêmement cultivé et plein de confiance a impressionné les artistes japonais. Il leur a montré que la vision occidentale n'était pas sans faille et que la vision anti-anthropocentrique de leur propre culture pouvait représenter une alternative. Cela a donné à ces jeunes japonais une grande confiance en leur identité orientale. Il en est allé de même pour les artistes coréens. Lors de sa participation à l'exposition « Contemporary Art of Korea » au National Museum of Modern Art de Tokyo en 1968, Lee Ufan rencontre des artistes coréens tels que Park Seo-bo, Kim Jong-hak et Youn Myoung-ro. Leurs discussions avec lui se poursuivront et exerceront une influence décisive sur l'apparition dans les années soixante-dix de « l'école du monochrome

coréen », reconnue comme un des rares mouvements artistiques coréens du 20^e siècle qui a cherché à intégrer la tradition dans les œuvres.

Après avoir travaillé essentiellement sur la sculpture pendant la période du Mono-ha, Lee Ufan recommence à peindre après son premier voyage en Occident en 1971. Et depuis, il pratique parallèlement la peinture et la sculpture. Les nouvelles séries *From Point* et *From Line* sont réalisées à partir de la répétition incessante de points et de lignes. Ces séries sont sûrement très proches dans leur concept de l'art minimal, généralement caractérisé par un langage de formes réduites, de productions sérielles, et des procédés de compositions non relationnelles. Néanmoins, l'effet créé par sa peinture est très éloigné de celui des œuvres des artistes minimalistes comme Frank Stella ou Robert Ryman. Cela s'explique par le fait que, même si Lee Ufan a pris la méthode moderne et occidentale (planéité et répétition) pour grammaire de sa peinture, il en a puisé le vocabulaire (point et ligne) dans le contenu de sa propre culture traditionnelle et orientale.

Pendant son enfance en Corée, Lee Ufan a appris la calligraphie, la poésie et la peinture d'un vieux peintre itinérant Hwang Kyun-yong, surnommé Dongcho. La première chose que celui-ci lui a demandée, c'était de sans cesse mettre des points ou de tracer des lignes sur des papiers. Il lui a enseigné qu'il pouvait y avoir des points vivants et des points morts, et que non seulement la peinture mais l'univers entier était composé de points et de lignes. Lee Ufan a répété sans cesse ces exercices à la recherche de lignes et de points vivants et a été marqué à jamais par cet apprentissage. Depuis, sa peinture a évolué, mais ne change pas sur le fond, cela même quand il réalise les séries très gestuelles *From Winds* et *With Winds* dans les années quatre-vingts et encore quand il revient vers l'esprit minimal dans la série *Correspondance* dans les années quatre-vingt-dix. Malgré le changement de titre, sa série actuelle *Dialogue* est un prolongement de cette série dans la mesure où le travail consiste toujours en la disposition horizontale et verticale de



Dialogue-Space (2007), Wall painting (huile et pigments de pierre), Palazzo Palumbo Fossati, Biennale de Venise.

quelques grandes touches sur un fond blanc laissé non peint.

Quant à la sculpture de Lee Ufan, elle n'a connu, à vrai dire, que très peu de changements depuis plus de quarante ans, non seulement au niveau des matériaux qui demeurent principalement la pierre et la plaque de fer, mais aussi au niveau de leur éphémère combinaison. Par ailleurs, il n'est pas rare de voir chez lui, des sculptures doublement datées reconstituant des travaux faits plus de trente ans auparavant. C'est le cas du *Relatum-Silence* de Naoshima. L'introduction de la pierre dans l'œuvre est à rapprocher du ready-made de Marcel Duchamp. Alors que celui-ci introduit un objet industriel et banal dans une salle d'exposition, le ready-made de Lee Ufan est un objet naturel : la pierre. Lee Ufan emploie la plaque de fer, un produit industriel et donc à l'antipode de la pierre naturelle, tout en reconnaissant qu'il provient aussi de la nature, en tant que minéral. Sa forme géométrique confère à l'œuvre une dimension humaine, et surtout, en tant que marqueur de notre époque industrielle,

empêche l'œuvre de tomber dans un primitivisme non structuré.

À partir de 1972, l'artiste attribue systématiquement le titre *Relatum* à toutes les œuvres de sa sculpture, y compris de manière rétroactive. Depuis, ses sculptures portent ce même titre et l'artiste continue encore aujourd'hui à l'employer, ajoutant parfois des sous-titres. *Relatum*, qui peut être grossièrement traduit par « mise en relation », cherche d'abord à lier la pierre et la plaque de fer. Parfois l'artiste intervient d'une manière tangible dans leur mise en relation ; une petite partie de la plaque de fer est « découpée » (*Relatum-Réponse*, 2004) ; *Relatum-she and he* (2005) propose le milieu d'un côté de la plaque de fer légèrement « courbé » qui répond à l'appel de la pierre plus ou moins pointue ; *Relatum* (2004) donne à voir un coin de la plaque de fer posée à plat au sol légèrement « relevé », donnant la réplique à l'appel d'une pierre disposée sur le bout au coin opposé de plaque. Même en l'absence de ce genre de modification dans la plaque de fer, l'artiste peut donner une expression, créer un dialogue

entre la plaque de fer et la pierre en disposant celle-ci de telle manière qu'elle ait une forme « penchée ». Dans ces œuvres, y compris dans le *Relatum-Silence*, les pierres sont toutes penchées vers les plaques de fer, et de ces dispositions relationnelles se dégagent toujours des mouvements. Ce n'est donc pas une simple juxtaposition des choses mais une mise en relation, cette idée demeurant l'idée-pivot de la sculpture de Lee Ufan. En effet, l'univers ufanien est constitué de notions couplées et complémentaires : pierre / plaque de fer, agir / non-agir, espace peint / non peint, visible / invisible, ego / monde, monde intérieur / extérieur, etc. Sa vocation est désormais de relier ces différents terrains.

Sa peinture cherche aussi à créer une relation entre la partie peinte et non peinte mais surtout entre la toile et l'espace environnant. Les grandes parties non peintes de ses toiles sans cadre sont naturellement liées au mur blanc, tendant également à faire partie de l'espace tridimensionnel. Cette partie immaculée pourrait finalement être un morceau de l'espace. Et il n'y a ainsi rien d'étonnant dans ce contexte à ce que Lee Ufan trace, depuis une dizaine d'année, ses touches directement sur le mur.

Dans quelques jours va être inaugurée l'exposition de Lee Ufan au château de Versailles. L'artiste tentera de nouveau de dialoguer avec l'espace dans ce lieu marqué par l'histoire et la géométrie. Il faut aborder ses œuvres en les appréciant dans leur rapport avec le lieu, car l'œuvre de Lee Ufan, avec sa structure « ouverte », est conçue pour être vue et vécue avec l'espace alentour. Et elle ne trouve son accomplissement que dans le regard du spectateur, au moment de sa rencontre intime avec ce monde fugitivement mis à nu. Étonnamment, l'extériorité inconnue que l'artiste appelle dans son œuvre, finit par éveiller en nous notre plus profonde intériorité.



L'Arche de Versailles © Tadzio Courtesy the artist, Kamel Mennour, Paris and Pace, New York

EXPOSITION
LEE UFAN
VERSAILLES

Château de Versailles
du 17 juin
au 2 novembre 2014

Une décennie de présence coréenne au Festival d'Angoulême

Par Nicolas FINET
Programmateurs et responsables Asie
du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême

L'exposition « *Fleurs qui ne se fanent pas* », présentée lors du 41^e Festival international de la bande dessinée d'Angoulême (du 30 janvier au 2 février 2014), est venue ponctuer avec éclat plus de dix ans de présence des manhwa coréens au cœur de cette manifestation, la plus grande en Europe dans son domaine. Retour sur une déjà longue histoire.

Séoul, décembre 2002. En ce début d'hiver, il fait déjà un froid polaire dans les rues de la capitale coréenne. Mais l'atmosphère est chaleureuse dans le petit restaurant familial de Kwang-hwamun où nous avons trouvé refuge, mes interlocuteurs et moi, juste derrière le Kyobo Building. Je suis en compagnie d'un ami coréen francophone et francophile, Sung Wan-kyung, enseignant érudit passionné de bande dessinée rencontré en France quelques années auparavant lors de l'une de ses visites au Festival d'Angoulême, et de quelques-uns des jeunes auteurs coréens qu'il conseille, encourage et accompagne dans leur travail de création. L'un d'entre eux, Kim Dae-joong, vient à la fois de signer son premier album et de lancer sa maison d'édition – on en reparlera.

La Corée, alors, ne m'est pas inconnue. J'y ai déjà séjourné à plusieurs reprises,



à l'occasion de l'un ou l'autre des reportages qui m'ont souvent conduit en Asie orientale. Mais cette fois, j'y suis venu avec un dessin inhabituel – et inédit : en mission pour le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, auquel je collabore activement depuis 1999, je suis chargé d'explorer la possibilité d'accueillir et d'organiser en France, à Angoulême, un événement consacré à la bande dessinée coréenne, le *manhwa*. Je ne peux pas agir seul, évidemment, et c'est pourquoi j'ai sollicité l'avis et le concours de Sung Wan-kyung, que je sais être non seulement un critique d'art respecté et un excellent connaisseur de toutes les bandes dessinées, mais également, de par son enracinement de longue haleine dans le monde de la culture en Corée, le possible fédérateur d'un projet de ce type.

Rien n'est certain, rien n'est acquis bien sûr, mais assez vite, un objectif se dessine : s'efforcer d'intéresser à cette initiative la Kocca (Korea Culture & Contents Agency), une agence gouvernementale de création récente (août 2001), chargée d'abonder et d'accompagner des projets culturels propices à la diffusion de la culture coréenne au-delà de ses frontières. On ne parle pas encore de



« soft power », alors, mais telle est bien l'idée directrice de cette entité dépendant du ministère coréen de la culture, des sports et du tourisme. Quelques années plus tard, la Korea Culture & Contents Agency sera d'ailleurs agréée à plusieurs autres organisations gouvernementales d'inspiration similaire, comme le Korea Broadcasting Institute ou la Korean Game Industry Agency, pour former, toujours sous le sigle Kocca, la Korean Creative Content Agency.

Reçu et écouté avec attention par les fonctionnaires de la Kocca, j'ai le sentiment que ma démarche intéresse. L'enthousiasme et l'art de la persuasion déployés par Sung Wan-kyung et ses relais dans le monde professionnel de la bande dessinée en Corée feront le reste : un peu plus tard au seuil du printemps, alors que je suis revenu en France sans trop savoir si ce que j'ai amorcé pourra ou non porter ses fruits, il m'annonce au téléphone que le prin-



3



©Jorge Alvarez / 9eArt+

5



©Jorge Alvarez / 9eArt+

4



2

1, 2 et 3. Exposition consacrée à la maison d'édition alternative Sai Comics et présentée par le Festival d'Angoulême en 2009. Le public apprécie de voir l'exposition évoluer et se transformer sous ses yeux jour après jour.

4. Une image de l'exposition "Fleurs qui ne se fânent pas" proposée aux festivaliers d'Angoulême en janvier 2014.

5. Lors de la 40^e édition, en 2013, Angoulême accueille sous l'intitulé "Spécial Corée", une grande exposition collective de bande dessinée coréenne.

cipe d'une délégation coréenne substantielle au prochain Festival International de la bande dessinée d'Angoulême (la trentième édition de fin janvier 2003) est acquis, avec le soutien actif des pouvoirs publics coréens.

Le timing est serré et le défi d'envergure : moins de neuf mois pour construire de A à Z un projet cohérent, complet, séduisant. Néanmoins, je ne suis pas inquiet : je fréquente depuis suffisamment longtemps la Corée et les Coréens pour connaître presque intimement leur proverbiale énergie, et la ténacité qu'ils savent mobiliser au service de leurs ambitions, quelles qu'elles soient. Mes doutes iraient davantage, paradoxalement, à l'accueil que la France, les Français et leurs médias seront capables de réserver à cette production très exotique qu'incarneront alors les *manhwa* à des yeux européens.

Exceptée en effet une poignée de spécialistes de la bande dessinée ou d'initiés ayant eu comme moi la chance de séjourner en Corée, pratiquement personne en France ne connaît alors la bande dessinée coréenne, ni ne soupçonne son incroyable richesse. J'ai encore souvenir d'une réunion de présentation aux médias de la programmation culturelle du 30^e Festival d'Angoulême, organisée à Paris à la fin de l'été 2003 ; lorsque j'y évoque la venue prochaine à Angoulême, pour la toute première fois, d'une importante délégation coréenne, je sens l'incrédulité percer sous les quelques questions posées à ce sujet par certains des journalistes présents. Et quelques-uns d'entre eux, pour qui rien d'autre n'existe en Asie que la bande dessinée *made in Japan*, ne cherchent même pas à dissimuler le dédain que leur inspire l'initiative du festival. La bande dessinée coréenne ??

Pff, encore une idée saugrenue...

Heureusement, le démenti que leur apportera en janvier 2003, à Angoulême, la spectaculaire exposition collective conçue et emmenée par Sung Wan-kyung et son équipe sera éclatant, irrésistible. Dans un grand pavillon scénographié avec soin, soutenue par des publications en français d'une grande qualité (sous l'intitulé générique « La Dynamique de la BD coréenne », trois ouvrages de formats différents ont été réalisés spécialement pour l'occasion), l'expo dévoile près d'un siècle de *manhwa* en tous genres, depuis les créations historiques de Lee Do-yeong en 1909 jusqu'aux plus récents travaux des jeunes étudiants coréens en arts graphiques dont certains, comme Suk Jung-hyun, feront rapidement reparler d'eux.

La création contemporaine constitue bien sûr le cœur de l'exposition. Conscients d'avoir à faire découvrir d'un coup plusieurs décennies de bande dessinée coréenne à un public européen qui en ignore pratiquement tout, Sung Wan-kyung et ses collaborateurs (dont deux conservateurs de talent, Park In-ha et Kim Nak-ho) ont sélectionné pour l'exposition des œuvres de la plupart des auteurs majeurs de l'époque moderne : Lee Doo-ho, Park Jae-dong, Lee Hee-jae, Kim Dong-hwa, Lee Hyeon-se, Oh Se-yeong, pour n'en citer que quelques-uns. Mais la plus jeune génération n'est pas oubliée pour autant, avec un focus sur 19 auteurs dont certains, comme Yang Yoon-soon, Choi Ho-cheol, Byun Byung-joon ou Park Heung-yong, ont depuis largement confirmé les espoirs que l'on plaçait en eux.



Le jeudi 30 janvier 2014, l'exposition "Fleurs qui ne se fanent pas" est inaugurée par la ministre coréenne de la famille et de l'égalité des genres, Mme Cho Yoon-sun.

Il y a même dans l'exposition, grande nouveauté pour l'époque, une section consacrée à la bande dessinée sur téléphone mobile. Dans l'Europe de 2003, personne ne s'est encore réellement intéressé au potentiel de cette forme d'expression. La Corée, en revanche, est alors déjà forte d'une réelle avance technologique dans les domaines de la téléphonie mobile et de l'internet à haut débit, et l'exposition témoigne des premiers pas accomplis sur ce type de supports par les créateurs coréens de bande dessinée.

Pour beaucoup de visiteurs de l'exposition, y compris les professionnels, auteurs et éditeurs, c'est une révélation. Aux yeux des Occidentaux, du jour au lendemain ou presque, la Corée, ses auteurs et ses éditeurs ont brusquement acquis une existence sur la carte internationale de la création en bande dessinée. Très vite d'ailleurs, dans la foulée de cette indéniable réussite, une première vague de traductions en langue française voit le jour sur les marchés d'Europe de l'ouest et les noms de quelques-uns des meilleurs auteurs coréens, comme Kim Dong-hwa, Kang Do-ha, Lee Hee-jae ou Park Kun-woong, deviennent familiers aux lecteurs francophones curieux de l'Asie. Quant au Festival d'Angoulême, qui une fois encore a bien mérité son qualificatif d'« international », il a joué son rôle de découvreur et de passeur, en élargissant le panorama culturel du public et des médias européens.

Par la suite, d'autres initiatives adossées à la création coréenne prolongeront d'ailleurs cette première découverte. En

« Aux yeux des Occidentaux, la Corée, ses auteurs et ses éditeurs ont brusquement acquis une existence sur la carte internationale de la création en bande dessinée. »

janvier 2009, à une échelle plus modeste mais néanmoins très appréciée des festivaliers, une exposition dédiée au travail de la maison d'édition indépendante Sai Comics – celle-là même dont j'avais pu découvrir les prémises en 2002 lors de ma rencontre avec son fondateur Kim Dae-joong, alors l'un des jeunes protégés de Sung Wan-kyung – lève le voile sur le travail de la branche « alternative » de la bande dessinée coréenne. Tout en faisant connaître en Corée des œuvres ou des auteurs occidentaux prestigieux comme *Persepolis* de Marjane Satrapi ou encore Robert Crumb, Sai Comics développe un catalogue ambitieux et exigeant centré sur la bande dessinée adulte d'inspiration autobiographique, dans un esprit communautaire proche par exemple de la maison d'édition française L'Association.

L'exposition présentée au Festival d'Angoulême en 2009 témoigne presque physiquement de cette approche singulière : conçue avec des matériaux très simples comme le carton, l'expo Sai Comics est créée collectivement en direct à Angoulême par une grosse demi-douzaine d'auteurs emmenés par Kim Dae-joong, s'enrichissant au fil des jours sous les yeux du public, gagnant en sophistication et en complexité à mesure que les dessinateurs lui ajoutent de nouvelles images et de nouveaux

éléments. Une fois encore, la présence coréenne au Festival d'Angoulême est plébiscitée tant par le grand public que par les professionnels ou les médias.

Un peu plus tard encore, en 2013, confortés par ce bon accueil réservé aux *manhwa*, les responsables de la filière image et bande dessinée en Corée – cette fois avec le concours d'un nouvel organisme apparu entretemps, le Komacon, auquel les pouvoirs publics ont délégué l'animation de cette filière – auront à cœur de prolonger cet acquis en proposant au sein du 40^e Festival un ambitieux pavillon collectif marquant le dixième anniversaire de la « découverte » initiale à Angoulême des auteurs coréens et de leurs œuvres. Une fois encore, les initiateurs de cette présentation collective ont bien fait les choses. Ambitieux, soigné et lumineux, le pavillon coréen impressionne ses visiteurs par l'étendue de la création qu'il met en scène, et souligne l'extrême diversité du monde des *manhwa*, depuis les aînés comme Lee Doo-ho ou Lee Hee-jae, qui ont fait une fois encore le voyage d'Angoulême, jusqu'aux plus jeunes générations. On verra même, lors de la cérémonie d'ouverture du Festival au théâtre d'Angoulême, Kim Dong-hwa tomber dans les bras de son homologue japonais le grand Matsumoto Leiji, pour un salut fraternel en forme d'hommage.

C'est cette déjà riche histoire coréenne à Angoulême que vient de ponctuer il y a quelques semaines l'exposition collective « Fleurs qui ne se fanent pas », présentée à l'initiative du gouvernement sud-coréen lors du 41^e Festival international de la bande dessinée, du 30 janvier au 2 février 2014. Une prise de parole artistique forte et digne sur la douloureuse question des « femmes de réconfort », alors que la thématique générale de cette édition du Festival accordait une place particulière aux questions de mémoire et à la manière dont la bande dessinée, ses auteurs et leurs regards peuvent témoigner de la marche du monde.

Plus d'une décennie, déjà, depuis que les premiers *manhwa* se sont signalés, à Angoulême, à l'attention des lecteurs de France et d'Europe. Une complicité plus qu'encourageante, presque une histoire commune. Dont il ne reste plus désormais qu'à écrire les chapitres ultérieurs.

Le public français des "dramas" coréens

Par Olivier LEHMANN
Journaliste

Personne n'en entend parler et ils sont pourtant nombreux, constituant même à eux seuls un véritable phénomène. Qui sont les fans français des séries télévisées coréennes ? Quelles sont leurs spécificités, leurs habitudes de consommation et les raisons de leur engouement ? Comment s'organisent-ils ? Voici quelques éléments de réponse...



Boys Over Flowers est la série coréenne la plus populaire chez les fans français.

Depuis quelques années, la culture populaire coréenne se fait de plus en plus présente en Europe et dans l'Hexagone. Le nombre de fans des séries télévisées coréennes et de musique K-pop – qui sont généralement les mêmes – se trouve en augmentation constante (le chanteur PSY et sa vidéo « Gangnam Style » détient d'ailleurs aujourd'hui le record mondial du nombre de vues sur le site d'hébergement de vidéos Youtube, avec plus de deux milliards). S'il est difficile de circonscrire ce phénomène qui vit et se propage essentiellement sur les réseaux sociaux, plusieurs pistes permettent néanmoins d'esquisser le portrait type des consommateurs français de « dramas », terme donné aux séries télévisées d'origine asiatique en général et coréenne en particulier...

Un public jeune et essentiellement féminin

Lors de la manifestation parisienne « Drama Party », qui s'est déroulée à

l'Espace Pierre Cardin le 3 novembre 2013, à l'occasion de la visite en France de Madame Park Geun-hye, Présidente de la République de Corée, le Centre Culturel Coréen – en collaboration avec le site Internet Drama Passion et l'association Bonjour Corée – avait invité le public à visionner plusieurs épisodes de séries coréennes. Pour célébrer cet événement, que la présidente avait honoré de sa présence et même d'une allocution prononcée sur scène, Bonjour Corée avait effectué un sondage auprès des internautes afin de mieux connaître leur personnalité ainsi que leurs goûts en la matière. Ces résultats s'avèrent donc aussi précieux qu'instructifs. Il en ressort que, sur 392 personnes ayant répondu, pas moins de 95,9 % sont des femmes !! La catégorie des 14-24 ans est de loin la plus représentée avec 70,9 % des sondés. Viennent ensuite les 25-35 ans avec 21,9 % et les 36-50 ans avec 4,7 %. Autre information d'importance révélée par ce sondage : près de deux consommateurs de feuilletons coréens sur trois, soit

63,2 %, sont étudiants (universités, lycées et collèges confondus). Les employés et cadres arrivent ensuite en deuxième position avec 26,8 %, tandis que les personnes sans emploi et les retraités ferment la marche avec respectivement 9,7 % et 0,3 %. Si les séries visionnées par ces internautes affichent des nationalités parfois différentes, force est de constater la supériorité coréenne écrasante dans le domaine. Car 99,2 % des personnes interrogées avouent regarder des feuilletons d'origine coréenne, les genres les plus plébiscités étant la romance et la comédie. Suivent ensuite les séries de nationalité japonaise (73,2 %) et taïwanaise (50 %). En queue du classement se situent les séries américaines avec seulement 2 %. Parmi les « dramas » les plus populaires figurent *City Hunter*, cité par 9,9 % des internautes et diffusé sur la chaîne de télévision coréenne SBS de mai à juillet 2011), ainsi que *You're Beautiful*, nommé par 11,9 % des sondés et diffusé aussi sur SBS, d'octobre à novembre 2009.



La présidente sud-coréenne, Mme Park Geun-Hye (2^e à partir de la droite), a honoré de sa présence la Drama Party qui a rassemblé, à l'Espace Pierre Cardin, de très nombreux fans français de séries télévisées coréennes.

« LORS DE LA DRAMA PARTY
À L'ESPACE PIERRE CARDIN,
LE CENTRE CULTUREL CORÉEN
A INVITÉ LE PUBLIC À DÉCOUVRIR
LES SÉRIES CORÉENNES. »

Mais le feuilleton coréen le plus connu et apprécié reste sans conteste *Boys Over Flowers*, cité par une personne sur quatre. Ce n'est pas vraiment une surprise dans la mesure où cette adaptation d'une bande dessinée japonaise diffusée sur la chaîne KBS2 de janvier à mars 2009, a été un des tout premiers feuilletons coréens à être distribué officiellement en DVD en France, en septembre 2010, par l'éditeur Drama Passion. Ainsi, de nombreux internautes se sont naturellement initiés aux joies du « drama » coréen par l'intermédiaire de celui-ci...

Des fans avides mais une offre légale limitée

Le sondage réalisé par Bonjour Corée permet aussi d'obtenir quelques renseignements concernant les pratiques de ces fans français de séries coréennes. Ainsi, une personne sur deux n'achète aucun produit commercial lié aux « dramas », alors qu'ils sont 28,3 % à acquérir des objets dérivés (posters, photos, peluches, bijoux...). Et, en matière de consommation, plus d'un tiers des personnes interrogées visionne des feuilletons coréens tous les jours !

Tandis qu'un autre tiers déclare en regarder au moins deux fois par semaine et un dernier tiers au moins une fois par mois ou de temps en temps. Quant à la manière de consommer ces séries, la pratique du « streaming » (lecture d'un flux vidéo en continu sur Internet) fait de très loin l'unanimité auprès des sondés qui sont 91,8 % à l'utiliser. Le téléchargement sur Internet arrive second du classement avec 56,1 %, alors que le téléphone mobile et les applications Smartphone se positionnent à la troisième place avec 15,5 %. Bien évidemment, ces pratiques résultent du fait que l'offre hexagonale – légale – en matière de séries coréennes n'est pas très développée. En effet, excepté une maigre poignée de DVD sortis officiellement en France au cours de ces dernières années (*Coffee Prince*, *Dream High*...), les fans n'ont pas d'autre choix que d'étancher leur soif de « dramas » par l'intermédiaire de chaînes de télévision spécialisées ou de sites Internet plus ou moins légaux. Ils peuvent d'abord se tourner vers la Télévision Numérique Terrestre et les chaînes françaises KZTV et Gong, disponibles sur les réseaux Free et Bouygues Télécom, qui programment quelques feuilletons coréens. A cela s'ajoutent les rares chaînes coréennes diffusées officiellement dans l'Hexagone telles qu'Arirang TV et KBS World, proposant de temps à autre des séries. Sur Internet, l'offre légale se révèle un peu plus conséquente avec tout d'abord le site Dramapassion.com, référence incontournable en la matière. Intégralement dédié aux séries coréennes avec plus d'une centaine à disposition, ce site Internet offre de visionner gratuitement en streaming de nombreux feuilletons, régulièrement entrecoupés de publicités. Un abonnement mensuel payant permet toutefois de supprimer ces dernières et même de visionner les séries en Haute Définition. Un autre site Internet légal, Canalplay.com, donne aussi accès – en échange d'un abonnement mensuel payant – à une vingtaine de séries coréennes mais



L'acteur Lee Min-ho est à l'affiche de deux des « dramas » les plus plébiscités par les internautes : *Boys Over Flowers* et ici *City Hunter*.

« INTERNET, LE MOYEN DÉSORMAIS INCONTOURNABLE POUR LES FANS DÉSIREUX D'ACCÉDER À LEURS SÉRIES TÉLÉVISÉES FAVORITES. »

aussi parallèlement à des centaines de films renouvelés régulièrement. L'offre risque fort de s'élargir considérablement avec l'arrivée prochaine de la version française de la plateforme de streaming Netflix.com qui devrait proposer, également en échange d'un abonnement mensuel, une pléthore de films et séries en tous genres, y compris coréennes. D'ailleurs, au mois de mai 2014, la version américaine du site listait déjà pas moins de 66 séries issues du Pays du matin calme...

En quête de consommation immédiate

Internet se révèle donc le moyen désormais incontournable pour les fans désireux d'accéder à leurs séries télévisées étrangères favorites. Comme l'indique Seok-kyong Hong-Mercier dans son article « *Découvrir les séries télé de l'Asie de l'Est en France : le drama et la contre-culture féminine à l'ère numérique* », issu de la revue *Anthropologie et Société* (2012), de nombreux fans français de « dramas » ont découvert le feuilleton coréen par extension, à travers la culture populaire japonaise et les séries nipponnes. Au départ plutôt confidentielle en France, la consommation de « dramas » s'est démocratisée

petit à petit, en passant d'abord par les réseaux parallèles au sein de la communauté asiatique, puis par l'intermédiaire d'Internet dès les années 2006/2007, période où les feuilletons japonais ont perdu de leur rayonnement, supplantés par les coréens. C'est aussi à cette époque que de nombreux blogs et sites internet amateurs ont vu le jour pour relayer l'information. Autre élément de succès des « dramas » consommés sur Internet : le « Fansubbing », pratique qui consiste à traduire et créer en amateur des sous-titres dans sa langue. Grâce à elle, l'accès est quasi immédiat et il est inutile d'attendre des semaines, voire des mois, pour obtenir une traduction et une sortie officielles. Cela a d'ailleurs pris tant d'importance que les « Fansubbers » (personnes qui créent les sous-titres en amateur) peuvent être considérés aujourd'hui comme de véritables médiateurs culturels, ainsi que le précise Mélanie Bourdaa, maître de conférences à l'université Bordeaux 3 et créatrice du GREF (Groupe de recherche et d'études sur les fans)...

A la recherche de valeurs en perdition

Internet permet aussi à l'évidence de se regrouper entre passionnés, loin

des médias traditionnels qui considéraient souvent ce genre de rassemblements avec dédain ou ne relaient tout simplement pas les informations. Ainsi, les réseaux sociaux constituent en quelque sorte un nouvel Eldorado pour les passionnés de « dramas ». Au fil des années, se sont donc constitués plusieurs groupes Facebook autour de la culture populaire coréenne en général et des feuilletons télévisés en particulier. En voici quelques-uns français, parmi les plus importants : Inside Corea (2357 membres), Bonjour Corée (2924 membres), Fans français de dramas (3559 membres), Corée, plus qu'un pays une passion (4576 membres) ou encore Biscuit Family (7858 membres). S'il est bien difficile de quantifier réellement tout ce petit monde – une même personne pouvant appartenir à plusieurs groupes et un même groupe pouvant déborder de son cadre et toucher à d'autres cultures asiatiques – cela donne, en revanche, une petite idée de l'envergure du phénomène. D'ailleurs, en interrogeant divers membres de ces groupes communautaires, il est possible d'établir un classement des raisons pour lesquelles les séries télévisées coréennes connaissent tant de succès auprès du public français, outre leur qualité technique. La première – de loin la plus citée – est l'omniprésence de la notion de respect : respect notamment envers la famille, les aînés, les supérieurs et l'Autre tout simplement. La deuxième est le nombre limité d'épisodes et le fait qu'il n'y ait pas plusieurs saisons d'affilée, ce qui permet de suivre l'histoire plus facilement. Arrivent ensuite le charisme et la beauté des acteurs, puis enfin, la pudeur et l'aspect romantique. Ces valeurs véhiculées dans les séries coréennes ne semblent pas appréciées que par les fans français. Puisqu'une étude de Médiamétrie-Eurodata TV Worldwide, datant du 25 mars 2014, révèle que, durant l'année 2013, 13 % des séries importées dans le monde ont été d'origine sud-coréenne (derrière les USA avec 32 % et la Turquie en tête du classement avec 36 %) ! Un signe flagrant que le « soft power » (utilisation des produits culturels pour favoriser l'économie) de la Corée du Sud fonctionne à plein régime et que le public français n'a donc pas fini d'entendre parler de la culture populaire coréenne...

Lee Ung No : peintre et passeur entre France et Corée

Par Mael BELLEC

Conservateur au Musée Cernuschi - Arts chinois et arts graphiques

La Corée offre aujourd'hui à la contemplation de l'amateur l'une des scènes artistiques les plus dynamiques d'Asie. Celle-ci ne fut pourtant portée sur les fonts baptismaux par une génération de pionniers qu'entre la fin des années 1940 et le courant des années 1950. Ces précurseurs reléguèrent au second plan des siècles de tradition picturale afin de s'approprier de nouvelles techniques, de nouveaux styles et de nouveaux modes d'expression. La France contribua indirectement à cette révolution. Elle était alors un lieu d'accueil privilégié pour ces artistes qui souhaitaient confronter leur pratique et leurs principes théoriques à des normes exogènes. De Rhee Seund Ja (1918-2009) à Lee Ufan (né en 1936), en passant par Kim Whanki (1913-1974), quelques-uns des plus importants protagonistes de l'histoire de l'art coréen moderne et contemporain ont ainsi poursuivi leurs études en France, y ont fait carrière, voire y ont parfois passé l'essentiel de leur vie.

Parmi eux, Lee Ung No (1904-1989) tient une place de premier plan. D'une part, l'importance accordée à son œuvre, par les institutions coréennes ainsi que par des générations de jeunes artistes, confère rétrospectivement à ses productions un rôle séminal pour l'art coréen d'aujourd'hui. D'autre part, son activité en tant que créateur, mais aussi en tant que fondateur de l'Académie de peinture orientale de Paris, sont exemplaires des échanges et liens tissés entre culture française et culture coréenne. La parution il y a quelques mois des *Dialogues de l'encre et du pinceau*, consacrés à cette académie, est ainsi l'occasion de revenir sur la carrière du maître.



Lee Ung No lors d'un cours donné dans la bibliothèque du musée Cernuschi.

« LEE UNG NO TIEN UNE PLACE DE
PREMIER PLAN DANS L'ART CORÉEN
MODERNE ET CONTEMPORAIN. »

Une carrière internationale

Celle-ci se caractérise par sa profonde originalité, autant dans son déroulement, qui témoigne par ses ruptures de la complexité de l'histoire récente de la Corée, que dans sa fonction de transition entre la tradition picturale et les nouveaux paradigmes de l'art moderne et contemporain.

Né en 1904, Lee Ung No s'adonne très tôt à la peinture. Après un premier apprentissage auprès du calligraphe Yomjae Song Taehoi (1872-1942), c'est à Séoul, où il s'installe en 1922-1923, qu'il suit les cours de Kim Gyu-jin (1868-1933), considéré alors comme l'un des grands artistes traditionnels coréens, et qu'il remporte ses

premiers succès. Il va parfaire ensuite sa formation à Tōkyō, notamment dans l'atelier de Matsubayashi Keigetsu (1876-1963), peintre conservateur, qui unit thèmes et techniques ancestrales de la peinture japonaise à un rendu réaliste inspiré de l'art occidental¹.

La production de Lee Ung No se ressent de l'influence de ces maîtres et se caractérise jusqu'aux années 1940 par son adéquation parfaite avec la tradition picturale. Ce n'est qu'à son retour en Corée, en 1945, que son œuvre connaît une évolution notable vers des tendances modernistes, aussi bien dans ses représentations quasi expressionnistes de la vie quotidienne que dans ses peintures traditionnelles, de plus en plus proches de l'abstraction. Cette irruption de l'art de Lee Ung No dans le domaine contemporain et son activisme intense en faveur de la reconstruction d'un art coréen lui attirent l'attention de commissaires d'exposition et de critiques occidentaux.

En 1960, il part s'installer en France où il passe l'essentiel de son temps, à l'exception d'une incarcération de deux ans en Corée du Sud suite à une accusation d'espionnage. Il y effectue une carrière brillante et bénéficie rapidement d'une reconnaissance internationale. Aujourd'hui, ses œuvres sont présentées dans un musée qui lui est dédié dans la ville de Daejeon, mais aussi dans quelques collections occidentales prestigieuses telles que le MoMA de New York, le Musée des Beaux-Arts de Lausanne, le Musée d'art moderne de Rome, le Musée des Arts décoratifs de Paris, le Musée Cernuschi, le Centre Pompidou, le Musée national de la Céramique de Sèvres...

Sa production est très éclectique tant sur le plan technique que stylistique. Il pratique aussi bien la peinture sur papier, sur toile et sur céramique que la sculpture. Des périodes d'intense innovation plastique peuvent coïncider chez lui avec la production d'œuvres très traditionnelles. Dans l'ensemble, les grandes tendances dominantes de sa production se modifient tous les dix ans. Dans les années 1950, l'accent mis sur la liberté calligraphique de ses coups de pinceau l'amène à produire des œuvres proches visuellement de l'art informel, les sujets disparaissant derrière une surface recouverte de lignes vigoureuses et de taches de couleurs. À son arrivée à Paris, il poursuit ses recherches sur l'expressivité et le *all-over* par le collage dense de papiers froissés issus de magazines. La force des compositions, les effets de matière et les forts contrastes chromatiques lui ouvrent alors les portes de la galerie Facchetti, spécialisée dans l'abstraction lyrique.

Parallèlement, son intérêt pour la calligraphie amène Lee Ung No, comme l'avait fait dans un autre esprit Zao Wou-ki avant lui, à reconstituer des caractères calligraphiques imaginaires. Ils vont former le vocabulaire de base de son travail jusqu'à la fin des années 1970 et l'amener à la réalisation de compositions beaucoup plus épurées, organisées selon des quadrillages plus ou moins parfaits, qui sont ceux censés cadrer la succession des caractères. L'aspect extrêmement



Grues, 1976, encre et couleurs sur papier, 30 x 15,8 cm, MC 10381. ©Musée Cernuschi

« AVEC UNE CENTAINE D'ŒUVRES DE
LEE UNG NO, LE MUSÉE CERNUSCHI
POSSÈDE AUJOURD'HUI LE FONDS
LE PLUS RICHE QUI LUI SOIT
CONSCRÉ DANS UNE INSTITUTION
PUBLIQUE HORS DE CORÉE. »



Composition, 1973, encre et couleurs sur papier, 154,9 x 68,9 cm, MC 2013-39. ©Musée Cernuschi

moderne de ces œuvres, notamment dans leur recours à des signes plastiques arbitraires dont le rapport à d'hypothétiques référents est volontairement ambigu, reste ainsi sous-tendu par l'importance d'un rapport pictural à l'écriture directement issu de sa formation initiale.

À la fin des années 1970, son vocabulaire change à nouveau au profit d'un usage privilégié de l'encre sur papier. Le motif le plus courant de ses peintures devient alors jusqu'à sa mort la représentation d'êtres humains, dont la répétition forme de gigantesques foules, à mi-chemin d'une composition calligraphique abstraite et d'une sarabande humaniste qui reflète ses idéaux progressistes. Ce retour à des techniques anciennes s'accompagne également d'un renouveau chez lui des sujets traditionnels, et notamment du paysage.

Enseignement et diffusion de l'art coréen en France

La résurgence de ces derniers thèmes est facilitée par leur mise en œuvre régulière



Montagne, 1983, 35 x 50 cm.

depuis les années 1960. En effet, si Lee Ung No effectue une synthèse personnelle de l'art contemporain occidental et de la tradition coréenne, il a à cœur de permettre la réalisation d'un syncrétisme similaire par des élèves occidentaux. Il fonde donc en 1964 l'Académie de peinture orientale de Paris. Son objectif est la transmission des techniques traditionnelles de la calligraphie et de la peinture coréenne à un public français. Il pratique ainsi, lors de ses cours et démonstrations, la peinture à l'encre ; il en transmet les règles traditionnelles d'exécution, tout en veillant à conserver fraîcheur d'inspiration, élégance et innovation formelle.

La création de cette académie est parrainée par de multiples artistes et personnalités, dont Hans Hartung, Pierre Soulages, Zhang Daqian, Zhou Lin, Fujita Tsuguharu, Zao Wou-Ki, Jacques Lassaing et Vadime Elisseeff, directeur du Musée Cernuschi. Ce dernier met à disposition les espaces de son musée. De 1971 à 1988, Lee Ung No y assure des cours et y effectue des démonstrations. Cela lui vaut d'être exposé plusieurs fois sur les murs



Êtres humains, 1986, encre de Chine sur papier coréen, 29 x 16 cm.

de cette institution². Après sa mort, c'est sa veuve, Park In-Kyung, qui prend la relève, suivie ces dernières années de son fils Lee Young-Sé. Cette activité a permis de former de nombreux élèves, dont certains sont devenus eux-mêmes professeurs, ainsi que des artistes renommés, tel Alain Kirili.

Cette diffusion de l'art coréen en France s'est également traduite par le biais d'une générosité renouvelée de la famille Lee envers le Musée Cernuschi. Lee Ung No donne ainsi, en 1980, plusieurs œuvres réalisées lors de ses démonstrations. Ce fonds est complété par sa veuve en 1989, puis en 2013 et 2014. Aujourd'hui, le musée est doté d'une centaine d'œuvres de cet artiste et possède ainsi le fonds le plus riche qui lui soit consacré dans une institution publique hors de Corée. Cette collection couvre l'ensemble de la carrière de Lee Ung No, aussi bien dans son activité d'artiste que dans son activité d'enseignant. Les œuvres, après achèvement de la campagne de restauration dont elles font l'objet, seront exposées et publiées, livrant ainsi un pan essentiel de l'art coréen contemporain au public français.

Notes :

1. Pour la biographie de Lee Ung No, voir notamment *Moon Shin - Lee Ungno : the beautiful travel* [Changwon : Moon Shin museum of art, 26 août 2011 - 30 octobre 2011 ; Daejeon : Ungno Lee museum of art, 11 novembre 2011 - 19 février 2012], Changwon : Moon Shin museum

of art ; Daejeon : Ung No Lee museum of art, 2011. -151p. : ill. et Patrice de la Perrière, « Hommage à Ung No Lee (1904-1989) » in *Culture coréenne*, 2010, n°80, pp. 3-9.

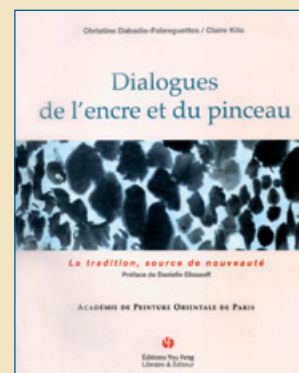
2. *Œuvres et études de l'Académie de peinture orientale de Paris* [Paris : Musée Cernuschi,

novembre - décembre 1971], Paris : Musée Cernuschi, 1971. -26p. : planches hors texte et *Hommage au Maître Ung-no Lee : Seoul 1904 - Paris 1989* [Paris : Musée Cernuschi, 12 mai - 12 novembre 1989], Paris : Paris-Musées, 1989. Non paginé : ill.

DIALOGUES DE L'ENCRE ET DU PINCEAU

Les *Dialogues de l'encre et du pinceau* sont tout d'abord une conversation entre les deux auteurs et la mémoire de leur ancien maître en peinture. Au fil de ces pages s'égrènent souvenirs d'élèves, principes théoriques et pratiques transmis par Lee Ung No ainsi qu'exemples d'œuvres réalisées par les professeurs et disciples de l'Académie de peinture orientale.

Cet ouvrage, sous les abords d'un discours fluide et compréhensible, offre à l'amateur de peinture deux apports principaux. D'une part, il encourage une compréhension fine de la complexité sous-jacente de la peinture à l'encre, eût-elle pour résultat des œuvres apparemment simples. D'autre part, il reproduit des esquisses et modèles de Lee Ung No, qui permettent de mieux comprendre ses processus créatifs et d'envisager son œuvre sous de nouvelles perspectives. Comme l'indique Danielle Elisseeff dans sa préface, il ne faut pas craindre de plonger dans ces pages, « de les regarder avec des yeux d'ailleurs » et d'y découvrir « une nouvelle forme de langage ».



Christine DABADIE-FABREGUETTES, Claire KITO, *Dialogues de l'encre et du pinceau : la tradition source de nouveauté*, Paris : Editions You Feng, 2013. -112p. : ill. -25 euros.

Morning of Owl : *le hip-hop coréen sous haute tension*



À La Villette en avril, un groupe soudé
autour de la figure emblématique d'Issue.
© Christophe Raynaud de Lage

Par Cathy BLISSON
Journaliste

Ils ont entre 18 et 27 ans, et s'illustrent depuis quelques années sur les scènes hip-hop du monde entier. Battle après battle, show après show, les Morning of Owl suscitent des ovations en chaîne, des vocations à la pelle, et récoltent des titres de gloire en veux-tu en voilà. Alors, quand les programmatrices du festival Hautes Tensions, consacré depuis 2011 aux danses urbaines et créations de cirque contemporain, ont imaginé un plateau international qui donnerait au public de La Villette un aperçu de l'art et la manière dont le hip-hop se renouvelle hors de l'Hexagone, les invités d'honneur étaient tout trouvés.

Ce 4 avril 2014, les voilà donc sur le plateau Charlie Parker de la Grande Halle, au milieu de danseurs russes et anglais, et de bboys italiens en costumes de King-Kong synthétiques. A l'heure de la répétition générale, les Sud-coréens venus de Suwon, ville située (à 35 km) au sud de Séoul, donnent plutôt dans

**« BATTLE APRÈS BATTLE,
SHOW APRÈS SHOW,
LES MORNING OF OWL RÉCOLTENT
DES TITRES DE GLOIRE EN
VEUX-TU EN VOILÀ. »**

la sobriété. Et ne bronchent pas quand il s'agit de débattre de la bande-son qui réunira tout ce petit monde sur un final de type « free-style ». Seul « Pocket », 1m 50 à tout casser, détonne un tantinet avec ses baskets rose fluo. Sa mythologie le précède. Breaker depuis l'âge de 10 ans, il a longtemps dansé pieds nus, et reste le roi de la toupie ; quand il se met à tourner sur la tête à toute vitesse, il en faut beaucoup pour l'arrêter. Dans le collectif Morning of Owl, Pocket fait partie de la « jeune génération ». De ceux, à peine majeurs, qui tuent le temps avant d'entrer sur scène en jouant à qui va sauter le plus loin à pieds joints sur les pavés du parc de La Villette.

20h30. Les gradins installés salle Charlie Parker bruissent d'une excitation peu commune en matière de spectacle vivant.

Dans le public, les ados sont légion, mais ils ne sont pas seuls. L'accalmie sera de courte durée, le temps d'une extinction des feux. A peine entrés sur scène, les Morning of Owl sont accueillis par une clameur conquise d'avance. La performance qui ouvre le bal sur une musique résolument électro n'est pas inconnue des initiés : City, variation chorégraphique autour du quotidien urbain, présentée en 2012 lors de la demi-finale de l'émission Korea's got Talent, tourne en vidéo sur le net. Une armée de types en costume noir qui voient généralement tomber de leurs poches un flot de pièces de monnaie, tandis qu'ils s'avancent sur fond de gratte-ciels vidéo-projetés. Aucun de ces artifices n'aura cours sur la scène partagée du festival Hautes-Tensions ; mais on y trouvera la même précision des corps, tendus dans l'exécution d'une gestuelle ni tout à fait robotique, ni tout à fait humaine, et des figures en solo, duo, trio, jouant avec brio, du ralenti et de l'accélération. Tout le talent de Morning of Owl est là : dans l'art de la pièce chorale réglée comme une



Des mouvements d'une extrême maîtrise, tout en souplesse et dextérité, d'originales combinaisons de figures en solo, duo, trio et plus si affinités : Morning of Owl allie geste poétique et prouesse technique.
© Christophe Raynaud de Lage

« SEZ LEE, FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE DE LA COMPAGNIE, ORCHESTRE LES PERFORMANCES DE SES CAMARADES, PRINCIPALEMENT PENSÉES COMME DES MESSAGES DE PAIX ET D'HARMONIE.. »

cérémonie de J.O. autour de performances virtuoses, à la lisière du break dance et des arts martiaux, voire de l'acrobatie. Une mécanique d'une redoutable efficacité, doublée d'une intelligence collective rare dès lors qu'il s'agit de prendre l'espace d'un plateau. Ici, même la star qu'est devenue Pocket se trouve très clairement au service du groupe.

Il faut dire aussi que les Morning of Owl ont quelque chose que tous les crews de hip-hop n'ont pas : Ils se sont dotés d'un directeur artistique, en la personne de « Sez Lee », fondateur de la compagnie. Petit, il s'adonnait déjà à la mise en scène, avec des lego, poupées et autres petits jouets. A l'école, ses amis et lui se sont naturellement mis à la danse ; sans jamais prendre de cours ailleurs que via YouTube ; jusqu'à fonder un groupe qui menait en 2002 sa première battle, et s'est vu rallier depuis par de jeunes aficionados motivés. Aujourd'hui, Sez Lee ne monte plus sur scène ; il orchestre les performances de ses petits camarades, principalement pensées comme des messages de paix et d'harmonie : « *On est, sourit-il, un groupe peace and love* ». Un positionnement un tantinet baroque, qui ferait sans doute doucement ricaner chez n'importe qui d'autre, ou presque. Mais les huit garçons de

Suwon assortissent ce parti pris poétique d'une souplesse et d'une énergie qui semblent proprement inépuisables. Ils se trouvent, accessoirement dans la fleur de l'âge. Entre 25 et 27 ans pour les « vétérans » (Issue, Cho, Owl'd, Code et Sknuf), entre 18 et 24 pour les jeunes de la « nouvelle génération » (Chibi, Birdie et Pocket). Et si les « peace and love bboys » poussent parfois le lyrisme jusqu'à flirter avec le kitsch, leur maîtrise technique est telle que le respect de la communauté internationale des danseurs urbains leur est toute acquise. Le secret selon Sun Ju Li : quand ils ne sont pas en tournée, les Morning of Owl s'entraînent 8 heures par jour. Ce qui transpire évidemment sur scène. De l'avis même d'Annabelle Loiseau, danseuse et chorégraphe de la compagnie Chute Libre, les Asiatiques sont aujourd'hui à la pointe des battles, devançant les Français qui damèrent en leur temps le pion aux Américains. Pour l'anecdote, Annabelle se souvient de l'époque où l'internet était simplement inexistant. Chaque fois qu'un aspirant breaker français « montait » à Paris, il se procurait des VHS made in USA, que chacun repiquait à l'envi pour prendre modèle sur les pionniers américains du genre. Seulement voilà : pour une sombre histoire d'encodage, les K7 passaient sur les magnétoscopes français en

vitesse accéléré. N'ayant pas conscience du problème, les Français se seraient alors exercés sans compter pour tenir la distance, et auraient ainsi dépassé leurs adversaires connus Outre-Atlantique. Jusqu'à ce que l'Asie jette dans la bataille des danseurs plus souvent « poids plumes » et tout aussi déterminés.

Ce 4 avril à La Villette, les Coréens enchaînent, sur des bandes-son proprement électrisantes, signées Birdy Nam Nam (The parachute Ending) ou Justice (Phantom Part 2). Un festival de sauts, équilibres, et roulés-boulés synchronisés, entre deux ballets organiques, faits de corps qui n'en forment plus qu'un, d'étonnants portés qui se déploient autant à l'horizontale qu'à la verticale, d'électrons gravitant autour d'un même noyau d'énergie pure, de solos transformées en manipulations marionnettiques du groupe... Au-delà du phénomène « Pocket », qui s'illustre toujours et encore à force d'innombrables tours sur la tête ou les mains, une seconde figure se détache : « Issue » a accéléré la cadence. Un bandeau lui cintre inévitablement le front, et ses interventions, très attendues, ressemblent à celles d'un ninja qui aurait été gymnaste dans une autre vie, ou serait sorti d'une formation en danse (néo)classique. A sa manière, le co-fondateur du groupe revisite à l'aune de la culture hip-hop, l'art de jouer les derviches, endossant une posture de patriarche qui n'aurait rien perdu de sa dextérité originelle.

Encadrant les performances de formations russes et italiennes qui misent clairement sur l'humour, et d'un crew anglais jouant la puissance tribale, les prestations des bboys coréens semblent traversées d'une métronomique légèreté. Une légèreté poussée à son paroxysme pour clôturer le plateau partagé du festival Hautes-Tensions, sur des choix musicaux pour le moins inhabituels. Avec A gentleman's honor (Philip Glass), et Dust Motes (Paul Hartnold), les Morning of Owl réaffirment avec force la singularité d'une écriture fondée sur la recherche d'une harmonie collective. Sans sacrifier un gramme d'énergie, le crew de Suwon se fait définitivement corps de ballet, tandis que ses danseurs finissent par envoyer valser des milliers de bouts de papiers immaculés, évocateurs des splendeurs des cerisiers en fleurs.

Jean-Marc Thérrouanne, délégué général du Festival international des Cinémas d'Asie de Vesoul : un délégué heureux !

Cette interview a été réalisée à l'occasion du 20^e anniversaire du Festival international des Cinémas d'Asie de Vesoul (FICA), qui a dépassé lors de sa dernière édition (du 11 au 18 février 2014) les 30 000 spectateurs et s'affirme aujourd'hui, comme le festival français de cinéma asiatique le plus populaire.

Culture Coréenne : Votre festival vient de célébrer, cette année, son 20^e anniversaire. Et avec panache d'ailleurs puisque vous avez enregistré plus de 30 000 spectateurs ! Quel regard portez-vous sur ce succès exceptionnel qui vous place en tête de liste des festivals français consacrés au cinéma asiatique et comment l'expliquez-vous ?

Jean-Marc Thérrouanne : Je pense que ce succès populaire est le fruit du travail désintéressé que mon épouse Martine, directrice et co-fondatrice du FICA, a fourni en sachant s'entourer d'une équipe de bénévoles fidèles. Il y a beaucoup d'amour et de respect

dans ce festival. Le fait d'être bénévole annihile les enjeux de pouvoir. La volonté de créer un événement culturel, qui est part de soi-même et transmission à l'Autre, donne au FICA une saveur, une chaleur, une tonalité, une couleur, une convivialité que l'on ne trouve pas ailleurs. Ce qui explique le succès en croissance constante de celui-ci : 1 500 spectateurs à l'origine, plus de 30 000 aujourd'hui.

À l'origine, en 1995, comment l'idée de créer à Vesoul (quelque 17 000 habitants à l'époque) un festival consacré aux cinémas d'Asie vous est-elle venue ? Et comment avez-vous, tout au début, réussi à intéresser à votre projet la



ville et les élus dont le soutien était sans doute indispensable ?

Mon épouse et moi-même, nous nous intéressons depuis toujours aux différentes formes que prend la culture et à la façon de la transmettre. L'intérêt pour l'art cinématographique se confond avec nos vies respectives. 1995 est l'année du centenaire du cinéma, nous nous sentions très concernés par cette commémoration en tant que Franc-Comtois de Haute-Saône : les frères Lumière sont natifs de Franche-Comté et leur père de Haute-Saône. Nous voulions marquer l'événement. Les grands festivals commençaient à s'intéresser au cinéma asiatique mais il n'existait pas, à l'époque, de festival dédié uniquement à ce cinéma. L'idée de mettre en place un festival de films asiatiques, au sens continental du terme c'est-à-dire du Proche à l'Extrême-Orient, est née.

La ville et la communauté d'agglomération se sont d'emblée intéressées à notre projet. C'était évidemment la pierre angulaire sur laquelle allait reposer l'édifice. Mettre en place un festival comme le FICA, dans une agglomération de taille moyenne, a à la fois ses inconvénients et ses avantages : inconvénients car la capacité financière est plus limitée que celle d'une grande ville, avantages car comme l'offre culturelle est moins importante que dans une grande ville, une telle manifestation a plus de visibilité et finit par s'imposer d'elle-même comme faisant partie d'une identité territoriale.



Cérémonie de clôture du FICA 2014, lors de laquelle le cinéaste Lee Yong-seung (4^e à partir de la gauche) a reçu, pour son film *10 minutes*, deux prix dont le fameux Cyclo d'or.



1. Le grand acteur Sin Seong-il, invité du FICA en 1997.
2. Le cinéaste Lee Doo-yong, qui a reçu le Cyclo d'or d'honneur en 2005.
3. FICA 2011. Devant, de gauche à droite : Lee Myung-se (1^{er}), l'ancien directeur du Centre culturel coréen Choe Junho (2^e) et le réalisateur Park Chur-woong (4^e). En arrière-plan : Martine et Jean-Marc Thérouanne, les fondateurs du festival.
4. Kim Dong-ho, recevant en 2011 le Cyclo d'or d'honneur pour son action en faveur du cinéma.
5. Le cinéaste Jeon Kyu-hwan, invité lors de l'édition 2012, Grand Prix du Jury International pour "Dance Town".
6. Lee Yong-seung, qui s'est vu décerner le Cyclo d'or 2014.

Dès votre 1^{re} édition, vous avez, dans votre programmation, réservé une belle place au cinéma coréen. Même s'il était, il y a vingt ans, beaucoup moins connu qu'aujourd'hui, (très peu de films distribués en France à l'époque) vous avez, régulièrement,

au fil de vos différentes éditions, programmé des films coréens, invité des acteurs, réalisateurs, producteurs, etc. D'où vient cet intérêt relativement « précoce » pour ce cinéma et quelles sont ses qualités qui vous ont attiré à l'époque ?

Il nous a semblé logique de nous intéresser à la Corée du Sud, l'un des pays asiatiques émergents. Sur le plan du cinéma, nous avons été frappés par la force des premiers films sud-coréens que nous avons vus au tout début des années 1990 : *L'île étoilée* de Park Kwang-su, *La mère porteuse* d'Im Kwon-taek, *Le Rouet, histoire cruelle des femmes* et *Les Eunuques* de Lee Doo-yong, ce dernier étant le premier réalisateur coréen à être en sélection officielle « Un certain regard » à Cannes. La force des sujets, le sens de la mise en scène, la qualité de la photographie ou le sens du jeu des acteurs étaient à l'égale des grands films japonais. Ce fut pour nous un choc.

Quelles ont été, au cours de ces vingt dernières années, les temps forts, les grands moments d'émotion du festival liés au cinéma coréen ?

Dès le premier festival, en 1995, nous avons réservé une place d'honneur au cinéma coréen, en présentant en clôture *L'île étoilée* de Park Kwang-su. En 1997, la présence du grand acteur Sin Seong-il, venu présenter *Kilsottum* d'Im Kwon-taek en ouverture du 3^e FICA, est certainement l'un des meilleurs souvenirs de l'histoire du festival. En 1999, lors du cinquième festival, la rétrospective Im Kwon-taek, fut un moment d'émotion vraie. En 2005, lors du 11^e FICA, l'hommage à Lee Doo-yong, en sa présence, fut l'objet d'une collaboration étroite entre le Centre Culturel Coréen et le festival. Cet hommage connut un vif succès auprès des spectateurs. Notre cycle fut ensuite repris partiellement à l'Auditorium du Musée National des Arts Asiatiques Guimet de Paris, partenaire du FICA. En 2011, lors du 18^e FICA, la rétrospective d'une trentaine de films clés de l'histoire du cinéma coréen

*« IM KWON-TAEK M'A LE PLUS ÉMERVEILLÉ,
LEE CHANG-DONG M'A LE PLUS BOULEVERSÉ, KIM KI-DUK M'A LE PLUS
DÉRANGÉ, HONG SANG-SOO M'A LE PLUS DIVERTI. »*

embrassant la période 1949 – 2011, fut l'occasion de nombreux temps forts avec la venue d'une importante délégation coréenne de professionnels du cinéma. L'un des grands moments d'émotion de cette édition, dont le président du jury international était le réalisateur Lee Myung-se, a été la remise, lors de la cérémonie d'ouverture, d'un Cyclo d'or d'honneur à Kim Dong-ho (ancien directeur et l'un des fondateurs du Festival de Busan), pour l'ensemble de son action en faveur du cinéma. La soirée coréenne, introduite par un récital de Pansori, a réuni tous les amateurs de cinéma coréen.

D'une façon plus générale, chaque fois qu'un réalisateur, un acteur, un producteur coréen vient défendre un film en compétition, l'intensité de l'émotion est naturellement à son comble lorsqu'il est primé. Les cinéastes coréens ont remporté au FICA de Vesoul une douzaine de prix dont trois fois le Cyclo d'or : Zhang Lu pour *Grain in Ear* en 2006, O Muel pour *Jiseul* en 2013 et Lee Yong-seung pour *10 minutes* en 2014. Sans oublier deux Cyclos d'honneur décernés à Lee Doo-yong (2005) et à Kim Dong-ho (2011).

Quelle est votre perception de la manière dont le cinéma coréen a évolué au cours de ces deux dernières décennies ?

En 20 ans j'ai vu éclore une nouvelle génération de cinéastes majeurs. Je me souviens du tout premier film de Hong Sang-soo, fortement influencé par la Nouvelle Vague, *Le jour où le cochon est tombé dans le puits*, vu en 1997 au Festival de Fribourg en Suisse. C'est intéressant d'observer l'évolution d'un cinéaste, de voir l'affirmation de son style mais aussi ses limites. Lee Chang-dong, lui, me bouleverse par la grande force de ses sujets et m'étonne par ses capacités à se renouveler. Bong Joon-ho, Im Sang-soo, Jeon Soo-il, Kim Ki-duk cinéastes apparus au cours de ces vingt dernières années ont su s'imposer sur la scène internationale et trouver distributeurs en France. Pour bâtir le programme de notre festival, je visionne plusieurs dizaines de films coréens par an. Parmi les

jeunes réalisateurs apparus ces dix dernières années, Jeon Kyu-hwan, me semble l'un des plus intéressants à suivre. Ceci étant, je parle surtout du cinéma d'auteur, car je connais mal le cinéma commercial coréen.

Quels sont, selon vous, les raisons pouvant expliquer le succès croissant du cinéma coréen en France ?

La France est un pays qui a fait de la multipolarité du monde un enjeu politique pour marquer sa différence sur le plan international, entre autres vis-à-vis des Etats-Unis. Sur le plan de la culture, notamment cinématographique, cela se traduit par un encouragement à favoriser les cinémas du monde. Un grand nombre de films, ni américains ni français, sont distribués en salles, même si au niveau du box-office le nombre d'entrées de ces films «autres» reste modeste. Parmi ceux-ci, les films d'auteurs coréens connaissent un succès plus que d'estime, dû à leurs qualités propres mais aussi aux moyens techniques dont disposent les réalisateurs coréens. L'affaiblissement de la visibilité des films chinois sur nos écrans et dans une moindre mesure japonais joue également en leur faveur. *Snowpiercer* de Bong Jong-ho a fait dernièrement un score plus qu'honorable en terme d'entrées salle (500 000 entrées France).

Vous fréquentez régulièrement, et depuis des années, les grands festivals internationaux (Berlin, Cannes, Venise, Busan...). Vous avez donc vu et aussi programmé beaucoup de films coréens. Si vous deviez faire un petit bilan d'ensemble, quels sont aujourd'hui les cinéastes et acteurs coréens qui vous ont le plus marqué ?

Im Kwon-taek m'a le plus émerveillé, Lee Chang-dong m'a le plus bouleversé, Kim Ki-duk m'a le plus dérangé, Hong Sang-soo m'a le plus diverté. Mais j'ai aussi aimé des œuvres singulières comme *Pourquoi Bodhi Dharma est-il allé vers l'Orient ?* de Bae Yong-kyun, *Printemps dans mon pays natal* de Lee Kwang-mo, *Mon amour, mon épouse* de

Lee Myung-se, *Notre héros défiguré* de Park Chong-won, *Chilsu et Mansu* de Park Kwang-su, *Prince Yeonsan* de Sin Sang-ok, *Le Pays du cœur* de Yun Yong-gyu, la beauté de certains films d'animation tel *Mari lyagy* de Lee Seong-jang et pour citer un film documentaire, *Trop jeunes pour mourir* de Park Jin-pyo. En ce qui concerne les acteurs, je pense immédiatement à Choi Min-sik, et pour les actrices à Yun Jung-hee ou Moon So-ri.

Le film 10 minutes, de Lee Yong-seung, vient de remporter, à la fois, le Cyclo d'Or du festival (la récompense la plus prestigieuse décernée par le jury international) et le prix « Coup de cœur INALCO ». Quelles sont, d'après vous, les principales qualités de ce film et du cinéaste qui l'a réalisé ?

Je pense que ce film est d'une brûlante actualité. Il est à la fois profondément coréen et universel. Il s'inscrit dans la veine du réalisme social, il touche au problème de l'insertion des jeunes dans le monde du travail et de l'entreprise, à la dure réalité du « struggle for life », à l'hypocrisie de certains rapports sociaux. Ce film, que nous avons découvert à Busan, a plu à la fois au Jury international (présidé par le grand réalisateur philippin Brillante Mendoza) et aux enseignants et étudiants de Langues O'.

Pour ce qui est de votre programmation future concernant le cinéma coréen, avez-vous des projets qui vous tiennent à cœur, des choses que vous souhaiteriez pouvoir réaliser dans les années qui viennent ?

Nous souhaitons mettre en place une rétrospective conséquente de films coréens dans le cadre de l'Année France-Corée (2015-2016) et proposer la présidence du jury international du 22^e FICA de Vesoul (en février 2016) à Kim Ki-duk, avec qui nous avons tissé des liens amicaux depuis que nous l'avons rencontré à Locarno, en 2003, à l'issue de la projection en compétition de *Printemps, été, automne, hiver et printemps...* En attendant, il y a aura bien entendu, des films et des professionnels du cinéma coréen lors de notre 21^e festival qui aura lieu du 10 au 17 février 2015.

Propos recueillis en mars 2014, par
Georges ARSENIJEVIC

La folie du Festival des bains de boue de Boryeong



En Corée du Sud, il existe de multiples festivals qui se déroulent un peu partout dans le pays, tout au long de l'année, avec des thématiques extrêmement variées offrant aux touristes un large choix. Parmi les festivals les plus connus, on peut citer le Festival des Lanternes célébrant l'anniversaire de la naissance de Bouddha, le Festival du thé vert de Boseong qui se déroule lors de la récolte du thé, ou bien encore le Festival du feu de Jeju. Néanmoins, il en existe des plus étonnants et inattendus comme le Festival des bains de boue de Boryeong ! Lancé en 1998, pour faire connaître les propriétés bienfaisantes de la boue de cette ville côtière et les sites touristiques environnants, le festival célèbre cette année sa 17^e édition.

Boryeong est une ville située dans la province du Chungcheongnam-do, sur la côte ouest coréenne, à environ 2h 30 de Séoul. La ville est particulièrement connue pour sa grande plage Daecheon et sa boue renommée pour ses vertus lénifiantes qui aurait, en particulier, des effets très bénéfiques sur la peau.

Ces bienfaits pour la peau et l'originalité du Festival de Boryeong attirent chaque année des milliers de curieux et visiteurs coréens et internationaux. Ainsi, ce festival est devenu un des

événements incontournables de l'été. Il est même considéré comme l'un des festivals locaux les plus populaires de Corée !

La recette de ce succès est simple : une boue riche en minéraux aux effets bienfaisants, beaucoup de soleil et de nombreuses animations proposées aux visiteurs ! Tout cela contribue à rendre le Festival de Boryeong très populaire.

En plus des bains de boue qui donnent lieu à une multitude d'activités ludiques très amusantes, on trouve sur place des stands de peinture sur corps, nombre d'animations (concerts de musique traditionnelle, danses masquées, grand feu d'artifice, etc.), l'ensemble de ces festivités attirant, chaque année, un public de plus en plus nombreux qui vient à Boryeong pour un moment de détente inoubliable.

En 2014, le Festival des bains de boue de Boryeong aura lieu du 18 au 27 juillet. Pour plus d'informations : mudfestival.or.kr

Sources :
Office National du Tourisme Coréen
33 av. du Maine – Tour Maine Montparnasse
75015 PARIS / Tel : 01 45 38 71 23
french.visitkorea.or.kr

NOUVEAUTÉS

Livres



Situé dans le pénitencier de Fukuoka, au Japon, en 1944, à la fois thriller historique, huis clos et hommage au poète coréen Yun Dong-ju, qui trouva la mort à Fukuoka à l'âge de vingt-sept ans, ce roman est un plaidoyer passionné pour la littérature et son pouvoir de rédemption.

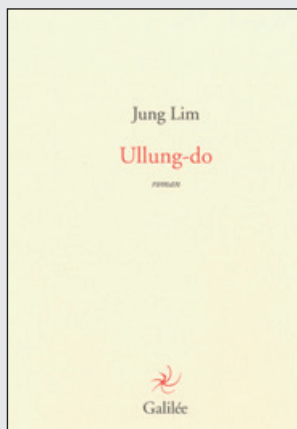
Lee Jung Myung est aujourd'hui l'un des romanciers les plus populaires de Corée, auteur de plusieurs best-sellers adaptés pour la télévision qui ont connu de gros succès. Ses romans, qui revisitent l'histoire de son pays, ont ouvert une nouvelle voie à la littérature coréenne.

Ed. Michel Lafon



C'est le livre d'un exilé resté fidèle à sa langue maternelle. Son auteur, le poète Mah Chong-gi, a dû fuir son pays pour avoir pris part dans sa jeunesse à des manifestations contestataires. Le voici publié pour la première fois en France. Ses textes prouvent que l'on peut ressortir brisé de la prison, connaître un exil sans retour, perdre ses amis et sa famille et se construire en homme libre. La poésie de Mah Chong-gi n'est pas celle d'un insurgé à vie qui répondrait à la détresse par la haine. Elle est l'ascèse journalière d'un homme qui transcende sa douleur par les soins qu'il prodigue aux autres et les mots qu'il confie au vent...

Ed. Bruno Doucey



Sur une île lointaine perdue dans l'océan au large de la Corée, une jeune femme, venue faire un stage d'enseignement, rencontre son premier amour encore adolescent. Dans la sensualité du monde, l'impermanence des choses et des êtres, la beauté sauvage de la nature, cet amour sera non pas la simple exaltation des corps, mais la première étape d'un long cheminement vers la transcendence des êtres, l'exaltation des âmes... Sexualité et créativité, matérialité et spiritualité, se combinent étroitement dans le processus même de ce livre.

L'auteur, Jung Lim, fait partie des quelques rares écrivains coréens s'exprimant en français.

Ed. Galilée



Cette anthologie rassemble des nouvelles récentes représentatives de la production contemporaine qui mettent en perspective les aspects les plus intimes d'une société dont nous ne connaissons généralement que les succès les plus flatteurs... Les auteurs représentés ici, une majorité de femmes, nous renvoient une image sans complaisance de leur monde comme il va. Ils le font, chacun à leur manière, sur des sujets très divers qui reflètent les évolutions contemporaines de la société coréenne et ses contradictions...

Dix histoires pour faire découvrir un pays et une littérature méconnus.

Ed. Philippe Rey



Hong Kong est cette année le théâtre d'une compétition extraordinaire : le « Kontest », sorte de Jeux olympiques des barbouzes. De redoutables agents secrets s'affrontent à travers des épreuves spécifiques, avec à la clé des secrets d'Etat des pays participants. Mais cette fois, la donne a changé. Une équipe de francs-tireurs internationaux, ne travaillant que pour eux-mêmes, a décidé d'entrer en jeu...

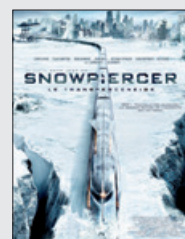
Le scénariste Jean-David Morvan inaugure par cet album une nouvelle série d'action inventive et rythmée, mise en image par Kim Jung-gi, un éblouissant dessinateur coréen.

Ed. Glénat



NEW WORLD, de Park Hoon-jung (TF1 Vidéo)

Infiltré depuis dix ans au sein de la pègre, Ja-seong se retrouve pris dans une guerre de succession sanglante, qui fait rage après le décès du patron du syndicat du crime. Compromis par sa loyauté envers le N°2 du gang, dont il est le bras droit, utilisé comme un pion par la police, risquant d'être démasqué à tout moment... Pour survivre, il devra choisir son camp. Thriller très percutant bénéficiant d'un casting exceptionnel : Choi Min-sik, Lee Jung-jae, Hwang Jun-min...



SNOWPIERCER, de Bong Joon-ho (Wild Side Vidéo)

2031. Une nouvelle ère glaciaire. Les derniers survivants ont pris place à bord du Snowpiercer, un train gigantesque condamné à tourner autour de la terre sans jamais s'arrêter. Dans ce microcosme futuriste de métal fendant la glace, s'est recréée une hiérarchie des classes contre laquelle une poignée d'hommes va se révolter, engageant un combat sans merci pour gagner l'avant du train !

Bien sûr, cette sélection ne peut être exhaustive.

Pour toute information complémentaire sur les publications coréennes en France, merci de contacter notre bibliothèque au 01 47 20 84 96.

CENTRE CULTUREL CORÉEN
2 avenue d'Iéna, 75116 Paris
www.coree-culture.org

